SÉANCE PUBLIQUE
DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE
DE MONTPELLIER.

Du 17 Brumaire an XI.

EXTRAIT DU REGISTRE

DES DÉLIBÉRATIONS

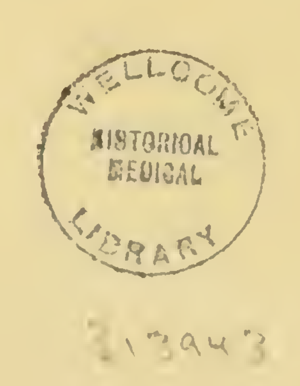
DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE.

Séance publique du 17 brumaire, an XI.

Présens les Citoyens, FOUQUET, président; RENÉ, directeur; GOUAN, POUTINGON, MONTABRÉ, SENEAUX, VIGAROUS, VIRENQUE, BERTHE, V.R BROUSSONET, DRAPARNAUD et LAFABRIE.

La séance a été ouverte par le Citoyen FOUQUET professeur, président, qui a lu un Discours sur la Clinique.

Après la lecture du Discours, le Citoyen LAFABRIE, professeur-secrétaire, a rendu compte des travaux de l'École pendant l'an dix.



DISCOURS

SUR

LA CLINIQUE,

PAR

LE CITOYEN HENRI FOUQUET,

PRÉSIDENT DE L'ÉCOLE.

A MONTPELLIER, CHEZ G. IZAR ET A. RICARD, IMPRIMEURS DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE.

AN XI.





DISCOURS

DU CITOYEN HENRI FOUQUET,

PRÉSIDENT DE L'ÉCOLE.

CITOYENS,

Je me propose de traiter de la *Clinique* considérée sous le rapport de l'instruction donnée au lit des malades ; sous celui des qualités et des dispositions que doivent y apporter le maître et les disciples ; et enfin, sous celui de leurs devoirs réspectifs.

En choisissant un sujet aussi vaste, j'ai dû hésiter et me défier de mes forces ; mais j'ai pensé, 1.° que ce sujet, ayant long-temps été celui de mes études et de mes méditations, pouvait me fournir des facilités pour m'acquitter de l'obligation que la confiance dont l'École m'a honoré, m'impose aujourd'hui, de prononcer le Discours d'usage.

2.° Qu'au moment où les études vont recommencer, il pouvait être utile de mettre sous les yeux des Élèves, un tableau rapide des connaissances qui doivent préparer et assurer leurs progrès dans cette branche précieuse de l'ins-

truction qui, en terminant leurs travaux scholastiques, commence chez eux la première existence du praticien.

Appelé d'ailleurs, par la nouvelle organisation, à diriger la *Clinique* interne de cette École ; chargé en même temps, et par une faveur que je ne puis devoir qu'à l'avantage des circonstances, d'en faire l'inauguration ; ayant enfin reglé pendant les premières années, la marche de cet enseignement, d'après le plan qui me paraissait le meilleur (1), j'ai dû naturellement être à portée de réfléchir sur ce qui constitue essentiellement une véritable *Clinique*, et doit en assurer le succès. Heureux! de trouver dans la nôtre, tout ce que les localités et les autres circonstances, ont permis d'y rassembler pour le plus grand avantage de l'instruction.

Je ne ferai donc, en examinant les questions importantes que je me suis proposées, qu'exposer le résultat de mes réflexions, en leur donnant plus ou moins d'étendue ; et peut-être ne seront-elles pas sans quelque utilité, si jamais l'on vient à s'occuper d'un plan nouveau.

Je sens néanmoins, combien il est difficile d'approprier ce que j'ai à dire, et à la dignité de l'École célèbre qui m'écoute, et à la majesté de cette enceinte où repose la sainte image d'HIPPOCRATE, au milieu de celles des hommes illustres qui ont fait la gloire de cette École en marchant sur ses traces, et dont on dirait que les grandes ames sont comme ralliées autour de celle de leur maître et de leur modèle.

Mais je puis espérer qu'on y reconnaîtra un désir bien

vif de ma part, de coopérer dans les vues de bien public qui n'ont cessé d'animer jusqu'ici mes Collègues, et de partager leurs efforts généreux pour tout ce qui peut contribuer à perfectionner l'enseignement.

Pour procéder avec ordre dans ce Discours, je me conformerai à la division que renferme l'énoncé de mon sujet. Après avoir d'abord établi ce qui est propre à la vraie *Clinique*, et la distingue essentiellement des autres établissemens de ce genre, après avoir déterminé sous quelle acception doit lui être appliqué le nom de *Clinique*, emprunté du grec κλίνη qui signifie *Lit*, j'en viendrai à des détails sur sa constitution et sur le matériel de l'enseignement qui lui est affecté, et passerai successivement aux qualités et aux devoirs du maître et des disciples.

Mais auparavant, il convient de jeter un coup d'œil sur ce que l'histoire ou les traditions anciennes nous apprennent de l'origine de la *Clinique* : cette question se trouvant liée naturellement aux questions précédentes.

Dès son enfance, la Médecine fut comme aujourd'hui, l'expression active de cette touchante sensibilité, ou de ce sentiment puissant qui, sans délibération, entraîne, transporte l'homme vers l'homme souffrant, et l'identifie avec lui. On sait que dans ces premiers tems, elle consistait uniquement dans un petit nombre de recettes traditionnelles, ou de remèdes que les passans pouvaient indiquer aux ma-

lades exposés dans les rues, ou sur des places publiques, et dont ils étaient souvent les dépositaires, quelquefois encore les dispensateurs officieux; et c'est sans doute, tout ce qu'on pouvait exiger d'eux, dans ce tems d'ignorance.

On avait encore en ce genre, la ressource également bornée, quoique précieuse, de quelques formules consignées avec les noms des malades et des maladies dont elles avaient opéré la guérison, dans des tables exposées avec affectation dans les temples, aux regards de la multitude, par des prêtres qui proclamaient ces remèdes, comme émanés de la bouche même de leur divinité; car ces prêtres se donnaient pour être non-seulement en commerce intime, mais encore, en communauté de biens, si on peut s'exprimer ainsi, avec leurs dieux, et s'entouraient de tous les prestiges qui pouvaient le persuader aux peuples ; ce qui leur était plus facile encore avec les malades; prestiges pardonnables, si véritablement ils relevaient l'ame abattue des malades, en y excitant le sentiment vivifiant de l'espérance, avec l'enthousiasme de la reconnaissance et de l'admiration; quoique ces heureux effets même, accréditassent le mensonge et la superstition.

Esculape vint enfin : il passe en général pour le fondateur de la Médecine Clinique; on peut croire du moins, qu'il a été le premier qui ait été visiter les malades détenus au lit par la fièvre, comme ayant senti, le premier, ce que la raison et l'humanité prescrivent de devoirs, dans

l'exercice d'un art qui est une mission continuelle de bienfaisance ; et sans doute à ce titre seul, il avait aux honneurs divins, un droit bien au dessus de celui que lui donnait sa naissance.

Quoiqu'il en soit, devenue par le progrès des tems et de la raison, plus digne d'elle et de la reconnoissance des hommes, la Médecine n'attend pas que les malades viennent à elle, ou se rencontrent sur ses pas ; elle ne croit pas devoir les envoyer chargés d'offrandes dans les temples, pour les déposer dans les mains intéressées des prêtres, et obtenir par leur organe et par la voie des songes, des oracles ou des inspirations des Dieux. Elle va, au contraire, au devant de ces malades, ou s'empresse de leur porter les secours qui peuvent leur être nécessaires, et se fait un devoir de leur continuer des soins consolateurs.

Ainsi, sous ce double rapport des actes généreux et empressés de la sensibilité, source de toutes les vertus sociales, et du soulagement qui en résulte pour les malades, la *Clinique* se confond avec ce qu'on appelle vulgairement la pratique de la médecine.

Mais il est une autre acception non moins philosophique du mot *Clinique*, qui nous intéresse ici plus particulièrement ; c'est celle qui se rapporte à cette branche de l'instruction appliquée non-seulement à la connaissance et au traitement des maladies, sur un certain nombre de malades réunis,

pour cet effet, dans un local convenable, mais encore à celle des règles et des principes qui dirigent cette application; au lieu que la pratique proprement dite, ne s'occupe que de cette dernière.

C'est encore à ce genre d'enseignement considéré dans tous ses détails, y compris le maître ou le Professeur qui en est chargé, le concours des disciples qui y sont admis, et le local qui lui est destiné, c'est, dis-je, à l'ensemble de toutes ces circonstances, que se donne encore le nom d'École, avec l'épithète de *Clinique*, pour la distinguer de l'École ordinaire de Médecine qu'on pourrait appeler *primaire*, et dont l'École *Clinique* est néanmoins une annexe; en sorte que le mot *Clinique* appliqué à ce système d'instruction, soit un terme collectif qui comprend la *Clinique* ou la pratique proprement dite de la Médecine, et la *Clinique-École* où l'on enseigne cette pratique et les règles en même tems.

Enfin, une autre distinction à observer entre ces deux Écoles, c'est que l'éducation de l'École *Clinique*, au contraire de celle de l'École primaire de Médecine, consiste encore plus en exercices qu'en préceptes; d'où il suit, que l'École *Clinique* est une espèce de Palestre ou de Gymnase médical, où tout ce qui entoure l'Élève, doit exciter dans son ame le désir ardent de s'instruire, et lui en offre les moyens; c'est-à-dire, où les divers exercices se rapportent à la connaissance des maladies et de leur curation, ou à

l'enseignement de tous les élémens de la science, et de tout ce qui peut en faciliter l'acquisition (2).

Il paraît donc, que la pratique proprement dite se borne à une application simple et nue des règles et de l'expérience, à la connaissance des maladies, et à leur traitement; que l'École de Médecine ou l'École primaire, traite de la théorie ou des principes généraux; et que l'École *Clinique* embrasse tous les objets dont s'occupent les deux premières, en y joignant des règles et des principes particuliers qui tiennent à son organisation, et facilitent l'intelligence et l'application des règles et des principes ordinaires.

On a senti de tous les temps, que l'art de guérir ne s'apprenait qu'au lit des malades. Il y a même eu, dans l'antiquité la plus reculée, des Médecins qui logeaient et nourrissaient chez eux, des malades, afin de pouvoir leur donner une attention plus suivie, ou mieux étudier la marche de leurs maladies, et prescrire avec plus de sûreté le régime et les remèdes convenables. Le maître y admettait quelques jeunes disciples qui employaient la plus grande partie de leur temps, à l'étude tranquille et réfléchie de ces maladies, et à la connaissance de leur traitement. On découvre dans ces espèces de petites Écoles de *Clinique*, comme les premières traces de cet établissement qui s'est élevé depuis à un si haut degré de splendeur, dans plusieurs Écoles de Médecine de l'Europe.

Dans des temps postérieurs, il y a toujours eu des Médecins qui ont mené avec eux un certain nombre d'Étudians chez leurs malades, pour les mettre à portée de s'instruire de la pratique ; l'Épigramme de MARTIAL contre le Médecin SYMMACHUS, qu'on m'a entendu citer plusieurs fois dans les premières leçons de *Clinique* , en est une preuve. On trouve de pareils exemples dans GALIEN ; et probablement les disciples des Écoles HÉROPHYLIENNES, si nombreuses du temps de PLINE et de STRABON, s'instruisaient de la connaissance du pouls sur les malades. C'est encore ainsi que de nos jours, les Étudians en médecine allaient s'instruire dans les hôpitaux sous les Médecins qui en étaient chargés, ou suivaient des praticiens attachés à des Œuvres de philantropie ou de charité.

Ce ne sont là sans doute que de simples ébauches de *Clinique*, qui n'ont pourtant pas laissé que d'être utiles à des jeunes gens un peu appliqués; mais par cette raison même, les Écoles de Médecine ne sentaient que plus vivement la nécessité d'une institution consacrée à l'enseignement spécial de toutes les branches de la pratique, au lit des malades, et qui complétât le système d'instruction adopté dans ces Écoles; et elles n'ont cessé de solliciter ce complément indispensable.

Cependant, il paraît que ce n'est guères que vers le milieu du XVII.e siècle, que la première École de *Clinique* qui mérite quelque considération, a été établie dans l'Hôpital

de *Leyde*, et mise sous la direction de FRANÇOIS DELLEBOÉ; mais on n'a d'autres détails sur cette *Clinique*, que les observations que ce célèbre Médecin publia la première année, sous le titre de *Collegium nosocomicum*, et celles des trois années suivantes, par JOACHIM MERIAN son disciple. On sait, d'ailleurs, que plusieurs autres *Cliniques* ont été créées, depuis, dans différentes Écoles de l'Europe. Je n'entrerai point dans des discussions sur les plans d'organisation de chacune de ces Écoles, sous les grands Maîtres qui les ont dirigées, ni sur les différences qu'il peut y avoir entre ces plans. Il me suffira d'observer, que toute École d'instruction doit nécessairement être organisée de la manière la plus conforme au but qu'on se propose, en l'instituant. L'École *Clinique* a donc, comme les autres Écoles, une organisation particulière fondée sur la partie *administrative* et sur la *préceptive* (*); ou ce qui revient au même, sur la partie organique, et sur la partie philosophique de l'enseignement. Ces parties qui rentrent manifestement l'une dans l'autre, peuvent, d'ailleurs, être régularisées par le Professeur de *Clinique*, de la manière qui lui paraît la plus avantageuse pour l'instruction.

Mais pour qu'un objet aussi important puisse être convenablement rempli; pour qu'une aussi belle institution s'élève au degré de prospérité dont elle est susceptible, elle doit

---

(*) Voyez le plan d'organisation déjà cité (note 1.re).

être mise sous la direction d'un Professeur habile qui, prévenu que toutes ses facultés et ses moyens doivent être incessamment employés *à teindre en laine*, comme s'exprime PLUTARQUE, *les mœurs du praticien* chez ses disciples ; et considérant que ces derniers doivent être formés à ces mœurs, d'après des principes uniformes, invariables autant qu'il est possible, pour tous les tems et tous les lieux, apporte dans la *Clinique*, en en prenant les rênes, un plan d'instruction analogue et bien réfléchi, avec un régime intérieur qui en assure l'exécution ; en sorte qu'il tienne comme dans sa main, tous les fils du système organique de son atelier, afin de les faire concourir au plus grand avantage des disciples ; s'aidant en cela des qualités supérieures qui sont le fruit des lumières et de l'expérience ; et y joignant, avec l'art de généraliser ses idées, celui de les communiquer. Sans doute, un pareil instituteur ne doit pas être un homme ordinaire ! En effet, que de talens, que de connaissances ne doit-il pas réunir ! Le genre d'instruction dont il est chargé roulant sur l'art d'enseigner à bien connaître les maladies, et sur la manière de les bien traiter, il doit posséder à fond les principes de la science, puisque c'est par les principes que doit commencer l'étude méthodique d'une science quelconque. Il doit concentrer pour ainsi dire, dans son esprit, tout l'*abstrait* ou la partie théorique de la médecine, avec tout ce que la partie pratique contient de mieux constaté ou de sanctionné par l'expérience, et joindre à ces connaissances étendues à toutes les sciences accessoires, ce tact intérieur qui constitue et distingue le praticien.

La thérapeutique, la matière médicale si riche de nos jours qui n'en saurait être séparée, et sur laquelle ALSTON et CULLEN méritent d'être consultés; l'art de formuler si bien traité par GAUBIUS, si méconnu du plus grand nombre, si peu observé, même par des praticiens renommés, et dont on ne saurait trop faire sentir la nécessité aux étudians, etc., doivent lui être également familiers.

La connaissance de l'histoire de la Médecine si intéressante par elle-même et en général si peu cultivée, et celle des meilleurs Auteurs qui ont écrit sur les maladies, ne lui sont pas moins nécessaires pour exciter l'émulation; soit en rappelant les principaux traits du caractère et de la vie des Médecins anciens les plus célèbres, dont la succession marque en quelque sorte les progrès de l'art de guérir; soit en offrant en exemple, les témoignages publics de considération et d'estime dont ces hommes célèbres ont été honorés; soit enfin, pour indiquer aux Élèves, les ouvrages de pratique dont l'étude peut leur être la plus profitable dans l'observation des maladies; les prévenant contre les erreurs dont les auteurs, sans en excepter HIPPOCRATE lui-même, n'ont pas toujours été exemts; car l'erreur est de tous les hommes, et la célébrité des noms ne doit pas être un titre pour que la vérité fléchisse devant elle.

Avant de traiter le corps malade, il faut sans doute connaître le corps sain. Vous ne sauriez prétendre au succès

en traitant le premier, si le second ne vous était bien connu (*). D'où il suit, que le Professeur de *Clinique* doit placer à la tête de ses premières leçons, l'histoire de la santé cette *Reine des Déesses*, comme l'appelle HOMÈRE, ou autrement de *l'Hygiène*. Il pourrait même en faire une introduction au cours de *Clinique*; d'autant plus qu'il paraît qu'en général, dans les cours ordinaires, on n'insiste pas assez sur l'histoire particulière de la santé et sur les moyens de la conserver; et que par cette raison, la plupart des jeunes-gens sont très-peu instruits de cette branche importante de la Médecine. Un motif non moins puissant encore de s'appliquer à ce genre d'étude, c'est que les maladies étant des aberrations plus ou moins considérables de l'état physiologique ou de santé, on doit avoir constamment présent à l'esprit, le tableau de cet état, pour s'en éclairer dans une comparaison avec l'état pathologique. Mais il faudrait en même tems, que pour avoir des connoissances bien exactes sur cet objet, les étudians ne se contentassent pas de la physiologie des livres, comme on le fait ordinairement; l'homme ne peut-être mieux étudié que dans l'homme; c'est dans cette physiologie vivante qu'il faut lire, et certes les exemplaires n'en manquent pas.

Cependant, on ne saurait oublier que la médecine tient à la législation par les règles hygiététiques qu'elle fournit, et qui étendent leurs salutaires effets jusqu'à la conduite de

---

(*) *GALEN. De sanitate tuendâ.*

la vie, que l'état social met le plus souvent en opposition avec la nature, et avec les mœurs sans lesquelles les lois restent paralysées.

Les anciens se sont occupés avec beaucoup de soin et de succès, des moyens de conserver la santé. On connaît ce qu'en a dit PYTHAGORE. HIPPOCRATE a donné sur l'hygiène beaucoup de préceptes utiles. On lit même dans le livre 3.e *de vict. rat.*, que GALIEN croît devoir attribuer au père de la Médecine, *qu'il faut discerner avec soin les propriétés ou les vertus des alimens.* Il a dit également d'excellentes choses sur cet objet, dans le traité *de aere*, *locis et aquis*, ainsi que sur les avantages des frictions, des bains etc., dans divers autres endroits de ses œuvres (*). PLUTARQUE et CELSE méritent également d'être consultés sur cet article. On trouve beaucoup à s'instruire sur l'hygiène, dans l'ouvrage de GALIEN (**). Rien de tout ce qui a rapport à la qualité et à la quantité des alimens et des boissons, aux différens genres d'exercice, au régime diversement approprié aux différens âges, aux sexes, aux tempéramens, aux affections organiques corrélatives, au plus ou moins de vigueur ou de faiblesse dans la constitution, à un état de convalescence, à la façon d'être habituelle ou accidentelle de l'estomac et de quelques autres viscères, aux habitudes, aux saisons, aux climats etc.,

---

(*) *V. de veter. medicinâ.*

(**) *De sanit. tuendâ.*

rien, dis-je, de tout ce qui a rapport à ces objets ou de ce qui peut intéresser la santé, n'y est oublié.

Parmi les modernes, BACON a donné sur l'hygiène de très-bons préceptes; LORRY a dit d'excellentes choses sur les alimens, ainsi que GEOFFROY.

Les Médecins Anglais ont également très-bien écrit sur cette matière. On doit lire sur-tout WILLIAM FALCONER, dans ce qu'il observe sur les propriétés des alimens, relativement au régime des personnes valétudinaires. Il remarque avec beaucoup de raison, que la plupart des Auteurs qui ont écrit dans ces derniers tems sur la matière médicale, ne considèrent pas les substances alimentaires, comme devant entrer dans leur sujet; que les physiologistes s'occupent plus de la transmutation des alimens dans l'état de santé, que du choix de ceux qui conviennent à certaines maladies, etc. (*).

Le père de la Médecine veut non-seulement que le Médecin connaisse la structure ou l'organisation de l'homme, (ce que nous apprend l'anatomie); mais encore il en exige les plus grands efforts pour qu'il parvienne à bien connaître la nature ou la science de cet homme; connaissance sans laquelle une ame honnête ne sauroit se mêler de la pratique de la Médecine (**). „ Quiconque, dit-il, ne connaît pas

(*) Observat. on some of the articles of diet. and regimen, etc.

(**) *De rat vict.*

„ cette nature, et se vante de guérir les maladies, est „ un imposteur etc. (*). „ Cette distinction entre le matériel de l'homme et sa nature, indique assez qu'HIPPOCRATE reconnaissait dans cet homme, un principe actif distinct de la matière, auquel on peut croire, d'après quelques endroits de ses écrits, qu'il attribuait une sorte d'intelligence; quoique les divers noms *d'Impetum faciens*, *de Principium magnum*, *de Nature*, etc., qu'il donne par intervalles à ce principe, n'expriment point une chose qui paraisse entièrement hors du domaine du matériel. Mais on sait que les philosophes de tous les tems, appliqués à l'observation des phénomènes, ont désigné de divers noms, la cause à laquelle ils les attribuaient, d'après leur manière de concevoir les rapports de cette cause avec ses effets.

C'est ainsi que DIOCLÉS, surnommé à juste titre par les Athéniens, *le second* HIPPOCRATE, exprime une opinion qui revient à celle du père de la Médecine sur la nature de l'homme, en disant que cet homme est composé de deux choses, savoir de ce qui porte et de ce qui est porté; *eo quod fert, et eo quod fertur.* Il est vraisemblable que par ce qui porte, *quod fert*, DIOCLÉS entendait un principe actif, tel que l ἐνορμῶν ou l'*impetum faciens* d'HIPPOCRATE; mais on ignore s'il attribuait ou non à ce principe, les fonctions de l'ame pensante et les fonctions corporelles en même

---

(*) *De Principiis.*

tems. La liberté de penser qui signala les beaux jours de la philosophie dans les anciennes Républiques de la Grèce, et, ce qui devait en être une suite, l'affranchissement des erreurs populaires nourries par des superstitions religieuses, pourraient faire croire que l'esprit des philosophes de ce tems, se livrait sur les matières de ce genre, à son plein et entier essort.

C'est dans le même sens des anciens, que BACON, ce grand restaurateur de la philosophie, divise la science de l'homme, en science du corps et en science de l'ame. Il est, en effet, assez généralement reconnu, que l'homme est doué d'un principe sentant qui est l'attribut essentiel du corps animal, et d'un principe pensant, ou de ce principe immortel qui préside à la pensée. La réunion de ces deux principes constitue l'essence de l'être chez l'homme, et c'est sous ce double rapport du physique et du moral, que l'homme doit être considéré et étudié par le philosophe et par le médecin. C'est là cet homme *Duplex* dont BUFFON a parlé avec cette éloquence et cette magie de style, qui caractérisent ses écrits; quoique BOERHAAVE eut déjà dit, que l'homme étoit simple dans sa vitalité, et double dans son animalité.

La Médecine a donc des droits sur la métaphysique qui, comme on sait, s'occupe du moral de l'homme et de ses facultés intellectuelles, et nous indique la source ou l'origine de nos idées, dans leurs rapports avec nos sen-

sations, ou nous les présente comme autant d'effets immédiats de ces dernières (3); mais nos sensations appartenant au principe sensitif qui est un des grands objets de l'étude de la science de l'homme, et cette science embrassant le physique et le moral de cet homme, il est évident que la métaphysique non-seulement ne peut être étrangère à la Médecine, mais encore que s'appuyant, dans ce qu'elle offre de vérités utiles, des connaissances médicales ou de la physique, elle appartient en grande partie à la Médecine. C'est, du moins, la Médecine qui peut seule aggrandir et perfectionner la métaphysique, en lui fournissant une multitude de faits puisés dans l'observation de l'état pathologique, et des autres altérations ou changemens qui surviennent soit dans l'économie animale, soit dans les fonctions de l'intelligence. Personne, en effet, ne saurait suivre avec plus de fruit que le Médecin, cette branche de la science appliquée à l'homme physique et moral; et nul ne doit mieux l'étudier et l'approfondir, pour s'en éclairer non-seulement dans le traitement de ces troubles ou aberrations souvent étonnantes du principe de la pensée, et de leurs modes indéfiniment variés, qui s'observent dans les maladies aiguës, ou qui sont l'effet des passions, mais encore dans la curation des maladies mentales ou des aliénations, sur lesquelles nous devons à PINEL des idées aussi lumineuses que philosophiques (*).

(*) Voyez le beau discours d'ALIBERT sur les *rapports de la Médecine*, *Mém. de la soc. méd. d'émulation de Paris*, 2.e *année*.

La physiologie nous instruit de tout ce qui a rapport aux fonctions dans l'homme, pourquoi voudrait-on en soustraire celles de l'entendement ? Que s'il est vrai qu'elles ne s'exercent pas comme les autres, dans le matériel de l'organe, il ne l'est pas moins qu'elles se manifestent comme elles, par l'entremise de cet organe ; ce qui les rattache aux premières : c'est, d'ailleurs, une vérité reconnue et sentie de la plupart des Philosophes, que l'étude du moral ne saurait être bien utile, si elle ne s'appuie d'une connaissance particulière du physique. Cette connaissance eût sans doute prévenu les erreurs qui ont échappé à quelques Métaphysiciens très-estimables, dans des écrits dont la lecture est aussi agréable qu'instructive. DESCARTES étudie pendant quinze ans l'anatomie, avant de traiter des passions qu'il fait dériver du physique de l'homme. LOCKE étoit Médecin. On sait qu'il vint à Montpellier pour y perfectionner ses connaissances en médecine.

Nous avons vu qu'une des circonstances qui distinguaient et la *Clinique* proprement dite ou la Pratique, et l'École ordinaire de Médecine, de l'École *Clinique*, consistait en ce que cette dernière était sans cesse occupée à rappeler les Élèves aux principes ou aux règles de la pratique, et à leur apprendre à les appliquer à l'observation auprès des malades ; de manière que l'enseignement de cette *Clinique*-

École soit à la fois dogmatique et pratique, ou synthétique et analytique ; mais cette observation doit s'éclairer de la vraie expérience qui crée ces principes, et sans lesquels la Pratique ne serait qu'un pur empirisme, puisqu'elle ne saurait être réglée que par l'habitude qu'on peut regarder comme synonyme avec la routine, ou par cette espèce d'instinct borné que l'habitude donne, quoique susceptible de se perfectionner plus ou moins chez certains, suivant les dispositions que chacun y apporte ; d'où il suit, que l'individuel et le vague de cette médecine, dirigeant nécessairement les procédés de la pratique, chaque Praticien a la sienne, ou une manière de pratiquer qui lui est propre ; tandis, cependant, que la Nature étant une, la Médecine doit être une ou elle n'est rien.

Mais pour trouver cette unité si désirable dans la manière individuelle de voir et d'agir, pour établir une seule et même méthode qui s'adapte à tous les tems et à tous les lieux, attache et entraîne tous les esprits, on doit sans doute la chercher dans une doctrine fondée sur des principes qui correspondent à l'observation dont ils émanent, et où l'observation confirmée par l'expérience se réfléchisse ; d'autant plus que les méthodes se composent de principes.

Telle est la doctrine d'HIPPOCRATE, fondateur de la vraie *Clinique*. Le dogme semble y naître, comme de lui-même, des faits ; de manière que les faits y soit constamment rappelés par le dogme.

C'est donc à faire connaître cette doctrine, que le Professeur doit développer toutes les ressources de ses lumières et de son talent. Il s'attachera, pour cet effet, à en interpréter ou commenter quelques articles, à en éclaircir quelques autres, par des explications détaillées, en se répétant, se paraphrasant, autant que les matières pourront l'exiger. Il tâchera enfin de porter dans l'ame de ses Élèves, l'enthousiasme de l'admiration pour les écrits de ce grand homme, et d'y graver les maximes impérissables de sa doctrine, de manière qu'elles se reproduisent sans cesse dans leurs pensées et dans leurs actions, et qu'ils en deviennent passionnés pour ce genre d'étude.

Mais pour mieux inculquer dans leur esprit les principaux dogmes de cette doctrine, pour leur en faciliter l'intelligence, pour leur en donner en quelque sorte la clef, il convient de commencer par une exposition de la physiologie philosophique d'HIPPOCRATE, « le seul, dit l'auteur *de l'Esprit des Nations*, qui ait survecu à l'ancienne physique, également ancien et moderne » (*). D'autant mieux, que ces dogmes peuvent être regardés comme autant de données qui dirigeaient sa pratique dans la plupart des circonstances, et comme étant déduits immédiatement d'une connaissance profonde de la nature de l'homme, dont nous avons vu qu'il recommandait si fortement l'étude.

(*) De l'Esprit des Nations, liv. I, chap. 7.

Arrêtons-nous un moment sur ces espèces de préliminaires à la doctrine du Père de la Médecine.

I.° Il existe dans le corps vivant, un principe excitateur et régulateur de tous les actes de la vie. Ce principe est, ainsi que nous l'avons déjà vu, désigné dans les écrits du Père de la Médecine, de divers noms, et plus particulièrement de celui de *Nature*, auquel on peut se fixer, comme exprimant une cause générale, universelle qui, dans son unité, crée, produit sans cesse une foule d'agens plus ou moins variés et variables, et soumis à des lois qui lui sont communes avec elle.

Cette nature, considérée ici comme un de ces agens ou produits les plus remarquables, en conservant à la partie le nom du tout, s'acquitte quoique sans instruction, avec ordre et exactitude, des devoirs qu'elle a à remplir dans l'économie animale (*), d'après des lois appelées *préétablies* par les uns, *primordiales* par les autres, *séminales* par HELMONTIUS, etc., et qui règlent son *agenda*.

Elle est, pour cet effet, douée de forces que je comprends sous le nom de *sensitives*, auxquelles appartiennent essentiellement les *motrices*, forces aussi variables que le principe dont elles dépendent et qui exécutent ces diverses opérations, ou s'appliquent à les faire rentrer dans l'ordre, lorsqu'elles

(*) HIPPOCR. lib. vj. *de morb. vulgar.*

s'en écartent. La somme de ses forces paraît réglée sur l'étendue des fonctions et des besoins de l'animal, sur les changemens que les âges et les diverses autres circonstances de la vie peuvent y apporter, et sur les variations et les altérations que l'action des corps ambians et de plusieurs autres causes soit internes, soit externes, peuvent faire éprouver à l'existence animale.

Dans l'état de santé, ces forces se comportent entr'elles dans cet heureux équilibre et avec ce dégré de modération, auxquels est attachée l'harmonie des fonctions. Mais dans la maladie, cet équilibre étant rompu, elles s'élèvent à des mouvemens irréguliers plus ou moins énergiques, plus ou moins tumultueux, qui semblent s'accroître et s'irriter des obstacles que leur oppose la matière de la maladie. Souvent heureux et salutaires, ces mouvemens opèrent la correction et l'expulsion de cette matière; mais souvent aussi, leur pouvoir limité cède à l'action de cette cause morbifique; ou bien encore, pervertis ou égarés par son impression délétère, ils ne font qu'aggraver ses effets pernicieux, et précipiter l'issue funeste de la maladie.

II.° Tout le système organique est sous le domaine de ce principe actif. Il embrasse tout, il remplit tout de son influence, et en pénètre jusqu'au dernier point du matériel animal.

Mais dans chaque partie, dans chaque organe qu'il anime,

il modifie son activité, en y établissant une somme de forces, dont les unes profondément concentrées et d'une manière stable, dans l'organe, fondent la vie de la partie, et les autres moins fixes fournissent à ses fonctions ou à la vie de la fonction, comme s'exprime HELMONTIUS (4). Ce dernier ordre de forces est, d'ailleurs, en raison des fonctions affectées à chacun de ces organes individuellement; en sorte que liés entr'eux par ce nouveau rapport d'actions, les différens organes s'entr'aident mutuellement dans leurs opérations respectives; (cédant, en quelque sorte, de leurs forces ou de leur activité, à l'organe qui est actuellement en action), et par une suite de cette correspondance, se communiquent leurs affections même les plus légères (*).

Telle est, d'ailleurs, cette activité individuelle des organes, qu'irrités par un stimulus différent de celui qui excite périodiquement leur action, c'est-à-dire, non naturel ou inaccoutumé, ils appèlent et concentrent sur eux une quantité proportionnée de forces, aux dépens de celles des autres organes; d'où résulte nécessairement un défaut d'équilibre, ou un trouble plus ou moins marqué, plus ou moins soutenu dans le système général des forces; ce qui donne, ainsi que le remarque GALIEN (**), la théorie des fluxions, celle des épispastiques et des révulsifs en général, des métastases, des sympathies, etc.

(*) HIPPOCR. *de loc. in homine*, et les Comment. de ZWINGER, pag. 343, 355.

(**) *De facult. natur.*

C'est sur ces mêmes bases qu'est fondée la théorie de la *seusibilité* que j'appelle indifféremment *Ame sensitive*, *Principe sensitif* avec les anciens, *Principe vital* avec VAN-HELMONT, BONHIUS et autres; quoique je n'entende par ces divers noms, que le même principe ou le même agent, plus ou moins variable; en un mot, un des produits ou une émanation de ce que nous venons d'appeler *Nature*. Sur quoi il doit m'être permis de remarquer, que je crois être le premier qui, après avoir recueilli tout ce qui pouvait avoir quelque rapport à la *sensibilité*, l'ait rédigé en corps de doctrine, et ait osé, il y a plus de quarante ans, confier ce travail au public; et ce qui est également à considérer, ce fut dans un tems où le mécanisme régnait encore despotiquement dans les Écoles, et où dans celle-ci, en particulier, quelques Professeurs opposaient un reste de mauvais jargon emprunté des mécaniciens, à un alliage bizarre du mécanisme et du stahlianisme, que d'autres s'efforçaient d'y introduire (5).

C'est, du reste, avec une bien vive satisfaction qu'on ne pourrait sans injustice reprocher à l'amour-propre, que je vois les progrès que cette doctrine a faits tant au dedans qu'au dehors de cette École où elle est née; et sans doute, il lui a fallu les développemens dont quelques mains savantes l'ont enrichie, pour lui obtenir tant de faveurs.

Nous venons de voir quelle était l'opinion d'HIPPOCRATE sur le pouvoir de la nature : nous avons également vu que

la manière dont il concevait que ce principe influait dans les opérations de l'économie animale, devait régler nécessairement ses procédés de pratique. C'est, en effet, sur ce dogme philosophique, que reposent en partie les méthodes que Galien et, d'après lui, Barthez, observent qu'Hippocrate a créés, ou plutôt la méthode de ce grand homme; car il paraît, en dernière analyse, qu'il n'en avait qu'une qui les comprend toutes, ou à laquelle toutes peuvent être ramenées.

Ainsi, par exemple, la nature paraissant avoir une marche dans la maladie qui tend au but ou à la guérison, il veut qu'on la laisse faire, ou qu'on n'y touche pas; si elle est faible, engourdie, il veut qu'on tache de la fortifier ou de l'exciter; si, au contraire, ses mouvemens sont immodérés ou trop véhémens, il prescrit de les modérer ou de faire en sorte de les reprimer......... On doit pour opérer la guérison d'une maladie chronique, exciter le trouble ou une révolution dans le corps, qui puisse l'amener à l'état aigu, etc. etc.

On voit ici que la première des méthodes d'Hippocrate, on pourrait même dire sa méthode favorite, était l'*Expectation*, si peu observée en général même dans les cas les moins graves, et sans laquelle pourtant, on ne saurait reconnaître la *Constitution* entière d'une maladie, ou l'ensemble des phénomènes plus ou moins remarquables qui établissent cette constitution; d'où l'on juge aisément combien cette

constitution doit être altérée, troublée dans sa marche naturelle, par une Médecine active turbulente, dans laquelle, au lieu de laisser mener la maladie par la nature, on s'obstine, au contraire, à vouloir toujours mener la nature et la maladie.

On sent donc combien sous ce point de vue, il importe d'observer, dans plusieurs cas, cette sage expectation, malgré l'épigramme du Rheteur Asclépiade. C'est par cette voie qu'Hippocrate est parvenu à déterminer le terme qu'ont plusieurs maladies, relativement à leurs genres et à leurs espèces, et à régler la conduite du praticien dans le traitement.

Mais ce serait une grande erreur de conclure de cette méthode expectante, qu'Hippocrate ne prescrivait guère que le régime. Il suffirait, sans doute, des règles qu'il nous a transmises sur cet article si important et si peu étudié, pour lui mériter le nom de *Grand*; mais il n'y a qu'à ouvrir ses ouvrages pour se convaincre, qu'il prescrivoit des purgatifs de différentes espèces; qu'il assigne les diverses époques de la maladie auxquelles ils doivent être placés; celles où ils pourraient être nuisibles, etc.; bien autrement exact que plusieurs modernes, notamment Glass qui, d'après ce qui s'observe, selon lui, très-fréquemment dans son pays, et paraissant faire peu de cas de l'aphorisme si connu du père de la médecine, a prétendu trop généralement, justifier

l'emploi des évacuans au commencement de toutes les maladies aiguës (*).

Qui ignore, d'ailleurs, qu'HIPPOCRATE savait exciter de fortes secousses dans quelques maladies graves ou difficiles ; qu'il employait l'ellebore, *l'elaterium*, etc. etc. ; que les saignées, les bains, les fomentations, les frictions, les ventouses, les cautère actuel entraient encore dans sa thérapeutique ; quoiqu'il paraisse, d'ailleurs, assez reservé sur l'emploi de ces procédés violens ou hasardeux, qui, ne pouvant être dirigés par aucune méthode, est livré à un arbitraire dangereux ou à une sorte d'inspiration de la part du Médecin.

Mais les méthodes étant fondées essentiellement sur les indications (**), doivent se rapporter nécessairement à la Médecine indicante, ou à la *séméïotique*. Cette science dont il étoit reservé au génie observateur d'HIPPOCRATE d'élever l'édifice majestueux, sur les bases inébranlables des résultats les plus contans des observations les plus multipliées, et sans laquelle les fondemens de la Médecine viendraient à s'écrouler (***) ; celle, en un mot, que d'autres Médecins célèbres (****) mettent au dessus de toutes les autres

---

(*) *De febr.*

(**) GALEN. *De opt. sect. p.* 1065 *et sequent.*

(***) FERNEL.

(****) BOERHAAVE.

connaissances médicales, comme elle met son fondateur au dessus de tout éloge, cette science, dis-je, est néanmoins presque entièrement abandonnée de nos jours, malgré sa très-grande importance; ou du moins est-elle regardée avec cette indifférence qui a fait dire à PROSPER-MARTIAN (*), *qu'il fallait rougir de notre pauvreté humiliante*, *en considérant les trésors immenses qu'on peut juger*, *par le seul livre des* Prédictions, *que les anciens possedaient en ce genre* (6).

La séméïotique s'allie, d'ailleurs, à l'analyse pour former de concert la langue de la science; car une méthode analytique ne peut se faire, non plus que le langage d'action, qu'avec des signes (CONDILLAC); en sorte que l'observation ne puisse pas plus se passer de signes, que ces dernièrs ne peuvent se passer de l'observation. En effet, ce n'est qu'à la faveur des signes, que les objets peuvent nous être connus; chaque objet à les siens, nul n'est parfaitement semblable à l'autre; un œuf ne l'est pas plus avec un autre œuf; témoin ce qu'on rapporte de la distinction qu'en fesait un particulier d'Éphèse.

Cette connaissance qui embrasse tous les corps visibles de la nature, ne s'étend pas seulement en Médecine, à ce qu'on appelle diagnostic, elle s'étend encore au pronostic, au moyen duquel l'esprit excité par l'observation des phé-

---

(*) *MAGN. HIPPOCR. COI. PROSPER. MART. opus desider.*

nomènes et éclairé par l'expérience, et raisonnant sur le présent en rappelant le passé, s'élance en quelque sorte dans la connaissance de l'avenir, ou pressent, prévoit, et présage les événemens remarquables qui doivent survenir dans le cours d'une maladie, comme si la nature lui manifestait son intention; espèce de science dévinatoire ou de prescience qu'on peut regarder comme le chef d'œuvre de l'esprit humain appliqué à raisonner sur les faits, et qui doit faire ajouter le surnom de *Devin* (*vates*) à celui de divin sous lequel est généralement désigné le fondateur de la Médecine, ou, ce qui revient à peu près au même, de la séméïotique.

Cependant, quelque soit cette espèce de don prophétique, à quel dégré, à quel point que puisse être portée cette pénétration rare de l'esprit éclairé par le raisonnement et fortifié par l'expérience chez le Médecin, ses prédictions ne sauraient avoir une entière certitude dans les maladies aiguës, soit pour ce qui concerne le salut, soit pour ce qui regarde la mort du malade (*). C'est donc avec une sage reserve, qu'un Médecin prudent doit s'expliquer tant sur les orages qui lui paraissent devoir survenir dans une maladie, que sur les craintes et les espérances qu'il peut en concevoir. Sans cette circonspection, on s'expose à la dérision et au blâme. On doit prendre, d'ailleurs, en très-grande con-

(*) HIPPOC. aph. sect. II.

sidération, ce qu'HIPPOCRATE observe du spécieux des ressemblances qui en imposent même aux médecins les plus instruits.

C'est de la connaissance du pronostic que doit le plus s'occuper le Médecin, puisque c'est elle qui le met au dessus des autres hommes, en lui assurant des succès d'où dépend la confiance.

La coction, les crises, les jours décréteurs qui exigent la fixation du premier jour, et qu'on tienne compte des jours suivans de la maladie ou du numérique de ces jours, les métastases, les rechutes dont on s'occupe en général si peu, etc., sont les grands objets du pronostic, et rappellent naturellement tout ce qui est consigné, à cet égard, dans les *aphorismes*, ouvrage que SUIDAS désigne du nom d'*hyperbolique* ὑπερβολικὸς, c'est-à-dire, surpassant la portée de l'esprit humain.

C'est également dans la séméïotique, que viennent se confondre la Médecine externe et l'interne. Il est, en effet, de toute évidence, que les signes locaux correspondant presque toujours avec les généraux, les uns et les autres doivent concourir dans le diagnostic et dans le pronostic, et être consultés en même tems. Il est encore à remarquer, que des signes particuliers qui sont d'un fâcheux pronostic, dans quelques maladies aiguës, sont également d'un mauvais présage, dans certains cas de blessure. Ainsi, par exemple, une inflam-

mation de la gorge avec *dysphagie*, jointe à d'autres mauvais signes, dans quelques fièvres très-graves (*assodes*) mêlées d'anxiétés, annonce assez ordinairement la mort, comme elle annonce chez quelques blessés, des convulsions prochaines : tant il est vrai que le corps est le même au dedans et au dehors.

La séméïotique nivelle donc ces deux branches de l'art de guérir, en en confirmant l'identité, et les éclaire dans le même rapport, l'une et l'autre. Cependant, il ne paraît pas que jusqu'ici la Médecine externe, non plus que l'interne, aie beaucoup ajouté à ce que les anciens nous ont transmis sur la doctrine des signes.

Hippocrate avait trop médité sur les grands rapports qui existent entre l'air et les animaux, et sur l'influence de ce fluide sur la santé, la vie, et les maladies, pour ne s'être pas assuré, par une observation constante et suivie, de ses divers effets sur l'économie animale. « L'air, dit-il, est l'agent puissant, le très-grand maître de tous les accidens qui surviennent dans le corps animal. » Il a d'abord trouvé et indiqué la source des maladies infiniment nombreuses et en quelque sorte journalières, qui en dépendent, dans les changemens prompts ou les variations très-considérables de l'atmosphère. Il a été plus loin encore ; une suite d'observations météréologiques recueillies dans différens climats, avec une pénétration et une persévérance des plus opiniâtres et dont

ce grand homme était seul capable, lui a fait reconnaître un genre de maladies plus rares, à la vérité, mais souvent plus extraordinaires et plus dangereuses que les précédentes; et il s'est convaincu qu'elles étaient le résultat d'une succession d'intempéries ou d'affections plus ou moins fortes et durables et plus ou moins chargées des météores, de cet air, qui, dans leur origine, remontent à des temps plus ou moins antérieurs.

Son génie également sublime et profond, aidé des connaissances astronomiques, lui a fait découvrir de nouveaux rapports entre l'homme et les cieux. Il a établi, à son ordinaire, par une suite d'observations, que le lever et le coucher de certains astres, ou les divers aspects de ces derniers, signalaient, par leurs retours périodiques, comme autant d'époques *morbifères* et avaient, d'ailleurs, une action plus ou moins marquée sur certaines maladies.

Enfin, il a observé et prouvé par des faits, combien la mobilité de l'atmosphère et son immobilité, combien, dis-je, ces deux états, lorsqu'ils sont habituels et permanens dans certains pays dont ils modifient le climat, influaient sur les facultés intellectuelles et sur les mœurs des peuples ; idée très-philosophique dont un auteur illustre s'est en quelque sorte emparé de nos jours, comme l'avaient fait avant lui Platon, Aristote, et quelques autres anciens, et sur laquelle il a fondé ce qu'il a dit de grand et de

profond, de l'influence des climats sur la nature des divers Gouvernemens. On sait, d'ailleurs, quelle est l'action de deux températures de l'air les plus opposées (le chaud et le froid), sur les passions (*) (7).

C'est du rapprochement de ces faits qui tous, comme on voit, rentrent sous le domaine du pronostic, qu'HIPPOCRATE a déduit la séméïotique de l'air en général, et la doctrine des *Constitutions médicales* en particulier, sur laquelle est basé son immortel ouvrage des *Épidémies*.

L'art de bien interroger un malade, qui est une sorte d'examen de l'esprit, et l'art de l'examiner qui est une espèce d'interrogation de la part des sens, ces arts presque entièrement méconnus ou abandonnés, et sur lesquels j'ai toujours exigé des Élèves qu'ils s'exerçassent sous mes yeux, doivent être également un objet d'instruction particulière de la *Clinique* et de devoir pour les Élèves ; d'autant plus que ces interrogations et ces examens, sont une source féconde de signes, et commencent les premiers essais de l'analyse médicale chez les Élèves. En effet, l'art d'interroger et celui d'examiner comprennent la plus grande partie des différens objets de séméïotique, entr'autres les signes de la face, ceux de la respiration et du pouls qui éclairent en même tems sur l'état des forces, etc., outre ceux qui se tirent

---

(*) BERNARDIN DE S.t PIERRE, *Études de la nature*.

de l'état des hypocondres, de l'examen des déjections des malades, de la nature de leurs songes, etc. etc.; mais suivant une maxime du père de la Médecine répetée par quelques modernes, il faut savoir bien des choses pour être en état d'interroger, ou de s'informer de ce qu'on ne sait pas encore.

Hippocrate pense que tout est soumis au destin (*); qu'il y a dans le corps vivant un flux et un reflux continuels des parties fugitives de la matière; mais la continuité de ces flux et reflux, ou des mouvemens qu'ils entraînent et que nécessitent les divers actes de la vie, en usant ou dégradant incessamment les viscères, en altérant de plus en plus les humeurs abandonnées à des organes épuisés, doivent amener par dégrés, la dissolution du *nexus* vital qui lie entr'elles toutes les molécules du composé animal, et, par une suite nécessaire, la destruction naturelle du corps. *C'est ici la vie qui nous tue.*

Delà ces maladies essentiellement incurables qu'il faut abandonner à elles-mêmes, d'après le conseil du Père de la Médecine, qui doit faire craindre de n'être nuisible au malade, lorsqu'on ne peut lui être utile.

Il en est de même de beaucoup d'autres maladies qui, soit par des vices de conformation, soit par des dispositions

---

(*) *De rat. vict. lib. III.*

vicieuses et cachées, soit encore par l'action délétère d'une cause qui se trouve au dessus du pouvoir de la Nature, se refusent à tout moyen de guérison, et dans lesquelles il faut également s'abstenir, suivant le précepte déjà cité d'HIPPOCRATE, de remèdes; non, comme le dit CELSE, par la crainte de n'encourir le blâme ou le reproche d'avoir tué son malade, en lui donnant des remèdes, mais pour ne pas augmenter ses souffrances; quoique dans plusieurs de ces cas fâcheux, le Médecin qui ne saurait oublier ni les devoirs de l'humanité, ni les ressources secrètes de la Nature, doive, ainsi que l'observe AVICENNE, secourir les malades même désespérés qui l'appellent. « Nous ne pouvons, dit HIPPOCRATE, » opérer qu'en vertu de la faculté des instrumens que la » Nature et l'Art nous fournissent. Mais si une maladie est » par sa nature, au dessus de la faculté de ces instrumens, » on ne doit pas espérer que la Médecine parvienne à la » guérir » (*). Et il serait insensé de l'exiger.

On peut dire d'HIPPOCRATE, avec plus de raison que MONTAIGNE ne l'a dit d'ARISTOTE, *qu'il a remué toutes les pierres de la science de l'homme.* En effet, rien de ce qui peut intéresser la santé ou la conservations des hommes n'ayant pu lui échaper, il veut que le Médecin qui arrive pour la première fois dans une ville avec le dessein d'y exercer la Médecine, considère d'abord l'exposition du lieu et en étudie

---

(*) *De arte.*

les alimens, les eaux, le sol, les vents, la manière de vivre des habitans, etc. etc. Les conseils qu'il donne ici à ce Médecin, pour qu'il puisse traiter avec fruit les maladies des habitans de ce lieu, en fesant l'éloge de son cœur, prouvent qu'il n'avait pas négligé l'étude de l'Histoire Naturelle (8).

Enfin, les convalescences, quelques détails jettés comme en passant, sur l'électricité, sur la Médecine légale dont FORTUNATUS FIDELIS, Médecin Sicilien, et ZECCHIAS, Médecin de Rome, ont bien traité dans des ouvrages dont la lecture doit être jointe à celle de BOHNIUS, *de Renuntiatione vulnerum*, etc., entrent, ainsi que les maladies des artisans, dans l'enseignement de la *Clinique* où l'occasion de traiter de pareils sujets n'est pas rare. Il en est de même des maladies des femmes, de celles des vieillards et des enfans, des maladies chroniques, notamment des obstructions, dont la méthode curative est encore si précaire, quoique dans plusieurs de ces cas, la matière médicale fournisse des remèdes puissans, dont l'administration réglée a souvent les meilleurs effets. Ce dernier article est encore applicable aux maladies convulsives ou aux convulsions (9).

Il paraît maintenant par tout ce qui a été dit jusqu'ici, que les divers genres de connaissances dont nous venons de donner l'énoncé, et plus particulièrement celle de la doctrine du Père de la Médecine, qui renferme tous les grands principes de la Pratique, doivent rouler continuellement dans

le cours d'un enseignement clinique. En y arrêtant un moment leur attention, les jeunes Élèves pourront mesurer de la pensée, la carrière immense qu'ils ont à parcourir. Mais sans doute, ces connaissances ne sauraient être vraiment utiles, qu'autant qu'elles sont mises en œuvre par une juste application à l'observation, et au traitement des maladies.

C'est encore ici que le Professeur a besoin de déployer un talent particulier, et de l'appliquer à ce que l'on pourrait appeler la mécanique de l'instruction, la plus propre à organiser les progrès des Élèves, et à teindre de couleurs fortes et durables des vrais principes de la science, leur esprit et leurs pensées. Ce qui suppose chez le Professeur, ainsi que nous l'avons déjà observé, l'art de transmettre et de communiquer ses idées ; art difficile, et qui met une distinction tranchante entre un Professeur de *Clinique*, et un simple Praticien, lequel n'est pas tenu à une déclaration raisonnée de ses pensées et des motifs de ses déterminations, ni à aucun autre acte d'analyse communicative, à l'égard de ceux qui le suivent au lit des malades. D'ailleurs, un Praticien, quoique très-instruit, et avec le meilleur tact, pourrait souvent être embarrassé d'en rendre compte aux autres ; car il n'est pas toujours aisé au génie même, de faire la confidence de ses secrets.

Il faut donc que le Professeur, mesurant l'emploi de ses moyens sur le degré de pénétration et de connaissances, qu'il a pu reconnaître chez ses disciples dans l'étude qu'il

en a faite, s'applique à exercer leur esprit en exerçant leurs sens, de manière à former chez les uns leurs sensations plus encore que leurs idées, d'autant que les sensations rendues actives, doivent produire naturellement ces dernières qui sans doute sont les meilleures ; tandis que chez les autres, il fait marcher de front les opérations des sens avec celles de l'esprit ; excitant chez tous, le desir ardent de voir et de connaître, en leur fesant apercevoir des rapports intéressans dans les objets, et en les mettant à portée d'en découvrir de nouveaux.

Mais pour mieux juger de la manière du Professeur, pour mieux apprécier toutes les difficultés de la tâche qui lui est imposée, et le mérite qu'il a de les vaincre, transportons-nous pour un moment dans la *Clinique*, et contemplons le tableau mouvant des différens exercices qu'on y pratique ; nous en connaîtrons, d'ailleurs, plus particulièrement les fonctions du Maître à l'égard des Disciples, et les rapports qui les lient entr'eux.

Le premier objet qui se présente à notre vue, est ce Professeur placé au milieu de ses Disciples, comme un père au milieu de ses enfans ; rien de si intéressant que sa sollicitude continuelle, pour assurer à ses Disciples tout le fruit de l'enseignement ; ce qui exige que sa famille soit peu nombreuse ; car autrement, il aurait à craindre pour elle les distractions inséparables de la multitude et du bruit, qui sont aussi incompatibles avec l'étude de la Nature, qu'avec

le bon ordre et l'avantage des malades, dont les intérêts doivent passer avant ceux de l'instruction.

Les conduit-il auprès d'un malade; il a soin de les placer dans le point de vue le plus convenable, pour qu'aucune circonstance, aucun trait de la maladie ne leur échape, et de diriger jusqu'à leurs mouvemens et à leurs pensées; il les ravise sur le jour médical et le type de la maladie; sur ce qu'elle peut emprunter des maladies régnantes ou de la constitution actuelle de l'air soigneusement observée, des tempéramens, etc.; les prévient sur la terminaison qu'elle doit avoir naturellement, et sur les accidens extraordinaires qui peuvent lui survenir; les rappelle sans cesse aux principes; leur apprend à en faire une juste application aux phénomènes, à saisir, grouper, comparer, classer ces derniers, à bien distinguer ceux qui appartiennent à la Nature, de ceux qui sont l'effet de la maladie; les amène enfin, à raisonner et à méditer leurs perceptions, de manière à provoquer dans leur esprit, un jugement ou une décision sur le caractère de la maladie, et des notions relatives aux indications et aux contre-indications principales; ayant, dans tous ses discours, l'attention de ne jamais citer ses propres observations, qu'en les appuyant de celles des plus grands Maîtres, et d'éviter, dans les explications qu'il peut se permettre, cette érudition surchargée d'idées abstraites qui est de mauvais goût dans les matières de Pratique, et qui, enveloppant le raisonnement d'une forme presque énigmatique, n'apprend rien ou apprend mal; affectant, au contraire,

cette simplicité didactique qui procède par principes et par conséquences, à la manière des Géomètres, et qui est à la portée de tous.

C'est ainsi qu'il leur enseigne la langue de la science, en les formant à l'analyse qui, réunie aux signes, fournit, ainsi qu'il a déjà été observé, cette langue. Au surplus, quand je dis analyse, je n'entends pas tout-à-fait l'analyse des Géomètres, mais celle du Philosophe-Médecin, qui s'applique au corps vivant, et qu'on pourrait appeler la logique de l'observation des phénomènes (je parle des phénomènes tantôt plus ou moins dissemblables entr'eux et plus ou moins variables et mobiles, tantôt plus ou moins homogènes et plus ou moins constans), et d'après laquelle on conclut l'existence d'une chose, quoique abstraite, ou une entité qui se dérobe à nos sens, telle que la maladie. Mais le résultat de cette analyse, n'est pas toujours borné à des notions circonscrites dans l'existence de l'objet présent ; il donne encore la connaissance de l'avenir, ou des événemens qu'on doit craindre ou espérer dans le cours de la maladie, en fournissant matière à l'*Induction*, au moyen de laquelle l'esprit va du connu à l'inconnu, et s'élève jusqu'à la connaissance de la cause, ainsi que l'observe expressément le Père de la Médecine qui, de même que Socrate, a employé avec tant d'avantage ce bel artifice du raisonnement. « C'est par ce qui est manifeste que nous parvenons à la » connaissance de ce qui est obscur ; car il est certain que

„ ce qui se voit est semblable à ce qui ne se voit pas (*); en quoi l'esprit peut s'aider encore quelquefois de l'analogie qui est une autre grande ressource du raisonnement, laquelle étend de même nos facultés. Je parle de cette analogie vraie, fruit de l'expérience, qui est moins fondée sur des rapports de ressemblance, que sur les rapports des effets à la cause, ou de la cause aux effets; analogie dont il est cependant facile d'abuser.

A ces exercices s'en joignent encore quelques autres qui tendent tous au même but, c'est-à-dire, à former le jugement et les habitudes du Praticien chez les Disciples, et à faire germer les talens. Telles sont les discussions sur divers objets de pratique, qui s'agitent entre les Élèves, dans la Palestre des conférences présidées par le Professeur, genre d'exercice dont j'avais cru devoir régler la forme, d'après ce qu'en dit le Philosophe MONTAIGNE, et auquel doivent être appelés de préférence ceux des Élèves qui se trouvent assez exercés dans le Gymnase, pour figurer dignement comme athlètes sur l'arêne de cette Palestre (10).

Ainsi, dans cette succession continuelle d'actions et de discours, de leçons et d'exemples, de la part du Professeur, dans la combinaison et la distribution raisonnées qu'il fait de ces différens exercices, dans le soin qu'il a d'y répandre cet ordre et cette méthode qui sont l'ame de l'instruction;

(*) *De arte.*

enfin dans les autres moyens qu'il emploie pour former les sens et l'esprit des Élèves, à l'observation des faits, et à en déduire les conséquences, on voit une espèce de *Tactique* qui me paraît embrasser tout ce que l'instruction la plus complète et la plus utile, tout ce que les meilleurs instituts de *Clinique* peuvent offrir de moyens efficaces et assurés, pour l'avantage ou les succès de l'enseignement ; d'autant plus que le Professeur met, en quelque sorte, de moitié les Élèves dans tout ce qu'il observe en particulier, pense, délibère et prescrit, leur donne la raison de ses procédés et de ses motifs, etc.

Ainsi les Disciples, en mettant à profit tous leurs momens, en se fortifiant de jour en jour dans les bons principes sous la main d'un pareil Chef, et animés par ses éloges, deviennent ses collaborateurs, ses confidens et, pour ainsi dire, ses assistans ; en sorte qu'un attachement réciproque et un commerce continuel de devoirs respectifs, entre le Professeur et les Élèvés, en resserrant les nœuds d'une confiance mutuelle, assure de plus en plus la prospérité de la *Clinique.*

Le vrai Médecin devant être nécessairement Philosophe, les Élèves de la *Clinique* doivent y recevoir avec les élémens de la science, les leçons de la sagesse.

La sagesse, qui se confond ici avec la morale, est un des attributs essentiels, une des parties intégrantes de la

Médecine. Elle prescrit le respect pour la vieillesse, le même sentiment avec l'attachement le plus inviolable pour ses Maîtres, la vénération pour des Praticiens anciens justement célèbres qui, avec une mauvaise théorie, n'ont pas laissé, de leur vivant, que d'être long-tems utiles à leurs concitoyens qui les regrettent, et ont, d'ailleurs, bien mérité de leur Art. Une excellente judiciaire, un pronostic sûr, une expérience consommée, valent sans doute les théories, et compensent bien avantageusement de légers abus dans quelques procédés curatoires qu'on peut avoir à leur reprocher. En vain, dirait-on que si ces Praticiens ont été heureux dans leur pratique, ils le doivent au hasard qui les a bien servis; cette manière de détracter des succès mérités, est un reste du langage impuissant de l'envie. Le Roi GUILLAUME disait du Maréchal de *Luxembourg* qui l'avait battu en plusieurs rencontres, *il est trop heureux pour n'être que cela.* « En » louant comme en critiquant les morts, il faut considérer » ce qui avait été fait avant eux, a dit un Philosophe de nos » jours » (*Encyclop.*) Ce n'est pas que si ces vieux Médecins ont enseigné des erreurs dans leurs écrits, la raison d'un jeune homme doive être enchaînée devant ces erreurs, ou que l'être pensant doive renoncer chez ce jeune homme au droit de penser. Mais il doit manifester avec beaucoup de sagesse et de modestie, sa pensée, lorsqu'elle combat l'opinion d'un Praticien qui aura blanchi dans l'exercice de sa profession, et qui aura, d'ailleurs, donné des preuves de ses lumières et de ses talens.

Les Élèves s'y pénétreront de la vérité de ces maximes, que l'estime d'autrui n'est rien, si on ne peut y joindre la sienne propre, que ce serait de la part d'un jeune homme qui est encore sur les bancs, une espèce de vanité puérile, de produire ses propres observations, à l'appui d'une opinion ou d'un fait, avec la même confiance que si elles devaient faire autorité. « Ce n'est pas assez, dit MONTAIGNE, de » compter les expériences, il les faut peser et assortir ; il » les faut avoir digérées et *alembiquées* pour en tirer les » raisons et les conclusions (11). »

HIPPOCRATE observe, » que la Médecine est toute trouvée, » qu'elle a tout ce qu'il lui faut et depuis long-tems ; que » le principe qui dirige sa marche, est également connu ; » qu'elle contient beaucoup d'excellentes choses acquises à » force de tems et qui en font espérer de plus excellentes » encore pour l'avenir, moyennant toutefois qu'un homme » capable, et instruit des découvertes dont nous jouis- » sons, continue de procéder sur le même plan ; que si » négligeant ou rejettant tout ce qui a été découvert avant » lui, il prétend suivre une autre route et changer la » forme ordinaire, au point qu'il se glorifie d'avoir fait » lui-même quelque découverte, c'est un trompeur qui » s'abuse lui-même en trompant les autres (*).

(*) *De veter. medic.*

Les sages préceptes que renferme ce passage, sont bien faits sans doute pour étouffer chez les jeunes Élèves, le goût qu'ils pourraient avoir pour les fictions théoriques, ou pour ces systèmes qui dans tous les tems ont souillé la Médecine Hippocratique. Mais combien, les jeunes gens qui ont quelque talent pour écrire, n'en doivent-ils pas craindre de se livrer à une imagination ardente, qui, en s'exaltant, produit quelquefois des hypothèses plus ou moins absurdes, qu'on peut prendre pour une espèce de crise de la passion délirante de faire parler de soi. La Médecine, on est forcé de l'avouer, est plus malheureuse à l'égard de ces entreprises de l'imagination, que les autres sciences, et probablement elle aura toujours à se plaindre de ce malheur. » Si les hommes dit *le spectateur*, se bornaient à greffer » sur la nature, que n'aurions-nous pas lieu d'attendre de » leurs travaux. »

Les Élèves y apprendront enfin, qu'il n'appartient qu'à un esprit asservi par la paresse ou par la prévention, de jurer sur la parole du maître *in verba magistri*; et les exemples qu'ils y trouveront, d'ailleurs, d'humanité, de douceur et de bienfaisance, les rempliront de ces sentimens vertueux qui se persuadent bien mieux que les préceptes, et qui, en achevant de les instruire de leurs devoirs, règleront à jamais leur conduite dans l'exercice de leur profession.

Tels sont les exercices, ou les scènes mobiles et variées, et les autres genres d'enseignement relatifs à la pratique

de la Médecine, dont se compose l'instruction de la *Clinique* ; telles sont les qualités éminentes du Professeur qui les dirige, et ses fonctions pénibles. Occupé sans relache soit des détails qui exigent toute la réflexion et la prévoyance de l'âge mûr, réunies à une plénitude de lumières, soit du soin d'entretenir parmi les Élèves, cette vie de l'émulation qui doit être comme le feu sacré de la *Clinique* ; doué, d'ailleurs, d'un caractère affable, facile et communicatif, mêlé de cette fermeté nécessaire au bon ordre ; plutôt juste que sévère, plus refléchi que sérieux ; les intérêts de l'enseignement médical le plus précieux réposent sur lui. C'est ainsi que les Médecins les plus illustres, les plus distingués par leur savoir et par une très-grande expérience, ont orné constamment les premières *Cliniques* de l'Europe. Hé combien celle de cette École, ne doit-elle pas être orgueilleuse, de posséder leurs Émules, dans les Professeurs qui la dirigent !

Tous les arts pour être cultivés avec fruit, pour être pratiqués avec succès, exigent des dispositions naturelles. Elles sont comme le premier sentiment, le premier rapport ou le premier nœud secret qui nous lie, à notre insçu, à l'objet qui doit nous occuper un jour tout entiers.

L'éducation vient ensuite qui développe et active ces dispositions.

Mais plus l'art auquel nous nous sommes destinés est noble et utile, plus il se complique d'élémens ou de systèmes de connaissances diverses, plus il faut de talens pour l'exercer, et plus cette éducation doit avoir une marche méthodique, dont les différentes branches, comme autant d'éducations particulières, soient distribuées dans une succession de différentes époques d'instruction ou de travail, et dans un enchaînement de ces dernières entr'elles.

C'est ainsi que trois genres d'éducation me paraissent nécessaires à celui qui se destine à la Médecine et doivent concourir à le former au grand art dans lequel il demande à être initié.

La première éducation du jeune homme doit commencer, ainsi que le recommande HIPPOCRATE, dès les premières années de l'enfance. Elle doit l'instruire du latin dont la négligence ou l'abandon serait un premier pas vers la barbarie, et qui, en lui fesant connaître les belles-lettres, devient pour lui une source de philosophie et de bon goût; 2.° du grec, cette langue mère qui nous a conservé le dépôt des travaux immortels des fondateurs de la Médecine et nous a enrichis de ces oracles de l'expérience et du tems; 3.° des langues vivantes qui, en multipliant nos relations avec les différentes nations policées de l'Europe, contribuent à étendre le com-

merce de la pensée avec celui de l'industrie; 4.° elle doit enfin lui donner des connaissances générales sur la géographie dont ALBERTI a si bien démontré l'utilité, l'astronomie, l'histoire, la physique, la géométrie, la philosophie et les arts libéraux, et former son cœur à la pratique de cette morale pure, sans laquelle l'homme le plus savant ne peut prétendre à l'estime publique, et sera toujours un objet de mépris pour le sage.

Telles sont les qualités qu'HIPPOCRATE exige de celui qui aspire à devenir Médecin; il veut, d'ailleurs, qu'il se pénétre de toute l'importance et de l'utilité de son art. Je ne parle pas du génie que le père de la Médecine désirerait également qu'on apportat dans l'étude de cette science, puisqu'il est généralement avoué et prouvé, que le génie peut tout, et qu'on ne peut rien ou bien peu sans le génie C'est ici le cas du proverbe *qu'il faut être né médecin*, *comme être né peintre ou poëte.*

Muni de cette espèce d'érudition provisoire dont tout homme qui se destine à la Médecine ne saurait se passer, puisqu'on la feint quand on ne l'a pas, (ce qui est un hommage que lui rend l'ignorance, ou l'expression du sentiment du besoin qu'on en a), muni, dis-je, de cette érudition et des dispositions dont elle a dû opérer le développement, le jeune homme, au sortir de la première éducation, trouve la seconde dans l'Ecole de Médecine où il ne doit pourtant être admis, qu'après avoir justifié dans un examen, de ses

connaissances dans les sciences préliminaires, et où il peut se promettre de satisfaire d'autant plus à l'amour de s'instruire, que cette École réunit les avantages qui peuvent le favoriser (*Locus studiis accomodatus.* Hippocr.). Là s'offrent à son émulation, plusieurs sources nouvelles d'instruction dans lesquelles il va puiser avec avidité les rudimens de la science; mais il observera de ne pas trop se presser, et qu'il doit passer successivement d'une source à l'autre, conformément à l'ordre de leur distribution ou classification naturelle. Cette marche nous est, en effet, tracée par la nature ce premier instituteur, dans la manière dont elle opère le développement de nos idées, et doit être la règle inséparable de toutes les éducations. Du reste, les sources dont il est ici question se rapportent à l'anatomie, la physiologie, la botanique, la pathologie, etc.

Enfin, investi, pour ainsi dire, de ces divers ordres de connaissances théoriques soit directes, soit accessoires qu'il a dû acquérir dans les éducations précédentes, et désormais plus exercé, plus confiant et plus fort, le jeune Élève vient recevoir dans la *Clinique*, sa troisième et dernière éducation médicale.

A son entrée, il a dû prêter un serment conforme à l'état qu'il désire d'embrasser, suivant l'ancien usage qu'il peut être utile de renouveler. Cette prestation demande une solennité qui en impose, et des mesures convenables pour qu'il ne soit pas illusoire comme par le passé. Les Anciens

imprimaient au serment, une sainteté que profanait rarement le parjure. HIPPOCRATE l'exigeait si rigoureusement de ses Disciples, qu'il en a été surnommé ὁρκιστής, *orchistes*, par GREG. DE NAS., SUIDAS, etc. Il tenait singulièrement à cet engagement dont la foi lui garantissait, en quelque sorte, la moralité de ses Élèves dans l'exercice de leur art. On connaît la formule de ce serment, qui offre un témoignage particulier du respect du père de la Médecine pour les mœurs (12).

Mais, revenons à notre jeune Élève. Nous l'avons laissé au delà du vestibule de la *Clinique*; et depuis, il s'y est avancé à grands pas, a parcouru la plus grande partie des circuits de ce Gymnase médical, et s'y est nourri des leçons du maître. Nous connaissons déjà une partie de ses devoirs, par ceux dont il a d'abord été occupé sous les yeux de ce dernier; mais il en est d'autres encore qu'il lui est d'autant plus important de remplir, qu'ils doivent achever de perfectionner son éducation médicale, en l'obligeant d'essayer de lui-même ses forces, dans une application à l'observation des maladies, et dans celle de la méthode et des règles qui lui ont été enseignées; c'est dans cette vue, et pour prix de son intelligence et de ses progrès, que le Professeur lui confie le traitement de quelques malades, en s'en reservant, néanmoins, la direction. Suivons-le quelques instans dans la *Clinique*, occupé de ses nouveaux devoirs.

Dans ce sanctuaire de l'observation dont le culte est confié au Maître et aux Disciples, doivent régner le silence

du recueillement et de la méditation, le maintien de la décence, et l'isolément de l'attention pleinement concentrée sur les objets offerts à l'observateur. On y voit l'Élève exerçant toutes ses facultés à l'observateur des maladies, avec un zèle, une application et une constance qui sont faits pour inspirer de l'intérêt. Or, c'est cette observation mère de la mémoire et de l'expérience, suivant ARISTOTE, et sur laquelle repose l'existence de l'Art (*), que BAGLIVI appelle la première Médecine, donnant le nom de seconde Médecine, à la thérapeutique.

On conçoit, en effet, que l'observation proprement dite, s'exerçant sur les mouvemens libres et spontanés, *autocratiques*, de la Nature, doit précéder la thérapeutique qui s'occupe plus spécialement des mouvemens étrangers, en quelque sorte, au principe de l'économie animale, comme étant excités par l'action des remèdes, et qui règle sur ces mouvemens l'administration de ces derniers.

J'ajoute, que bien que d'après ce qui a été remarqué ci-dessus, la mémoire soit comme le *nexus* qui, liant l'observation avec l'expérience, constitue cette dernière, et que sous ce rapport l'expérience et l'observation, sans être identiques, semblent se confondre ou rentrent l'une dans l'autre (puisqu'en observant on expérimente, et qu'en expé-

---

(*) GALEN. *De opt. sect. ad Thrasibulum. et de subfiguratione empiric.*

rimentant on observe), il y a cependant cette différence entre l'observation et la mémoire, que, suivant la remarque de Galien, l'observation est un acte, une opération prompte de l'esprit, et la mémoire une impression tranquille dans l'ame.

Mais ce n'est pas assez que d'observer, en prenant ce terme dans son acception ordinaire, ou comme exprimant une application des sens et de l'esprit à la perception des phénomènes ; ce n'est pas assez que d'observer pour connaître, comme on se le propose, en observant ; *on peut voir beaucoup*, dit Condillac, *et ne rien apprendre* ; on peut voir beaucoup de malades et point de maladies. Cependant, ce sont des individualités que nous cherchons à connaître, en nous appliquant à l'observation ; Il faut donc pour acquérir cette connaissance, pour satisfaire à l'observation et pouvoir en obtenir ce qu'on desire, que l'Élève joigne encore à l'analyse, l'*induction*, ce bel instrument de logique qui lui a été si souvent indiqué, et dont il doit apprendre à faire usage sous les yeux du Professeur, d'après les règles qui lui ont été tracées sur cet article. Du reste, je ne reviendrai point sur ce qui a été dit auparavant, des grandes ressources que l'induction offre à la Médecine *Clinique*, et de tous les avantages qu'en peut retirer le praticien. Il suffira de remarquer, que non-seulement elle distingue le Dogmatique de l'Empirique, le disciple de Cnide de celui de Cos ; mais encore, que dans les cas très-obscurs et très-difficiles, elle fournit au moins des probabilités, et met en

évidence la supériorité d'un Médecin instruit, sur celui qui ne l'est pas.

Toutes ces considérations prouvent sans doute que l'observation, loin d'être une affection purement sensitive, comprend encore une série d'opérations de l'esprit, ou une suite de jugemens, à l'aide desquels nous parvenons à la découverte de la vérité.

En s'exerçant donc au grand art d'observer, l'Élève doit encore étudier avec un soin particulier celui de raisonner d'après les faits, qui constitue la bonne manière de philosopher; d'autant plus, que dans l'exercice de la Médecine, nous passons continuellement du matériel à l'intellectuel; il doit en même-tems se rappeler, que le concours des signes et de l'analyse établit la langue de la science; et considérer, que l'histoire d'une maladie, est, d'un bout à l'autre, comme celle de la vie, un tableau de seméïotique et d'analyse.

Cependant, le jeune disciple ne saurait retirer plus sûrement de l'observation, tout le fruit qu'elle lui promet, qu'en s'appliquant au commencement, ainsi que le prescrit Galien (*), à bien connaître les maladies simples; vrai moyen de parvenir avec facilité, à la connaissance des maladies composées, et de les dépouiller des accidens qui les

---

(*) *De feb.*

compliquent, ou les surchargent d'épiphénomènes, en en défigurant le vrai caractère.

Galien ajoute avec raison, que les vrais types des maladies méritent également de la part d'un Élève, une étude particulière. J'ai dit quelque part que la connaissance du type, éclairait souvent sur le caractère et le danger d'une maladie : je puis, d'ailleurs, affirmer que le défaut de cette connaissance chez des praticiens renommés, a coûté la vie à beaucoup de malades ; quoiqu'en outre, ainsi que l'observe le même Auteur, on doive principalement s'attacher à connaître une fièvre d'après son mode ou sa forme, comme on connaît les hommes à leur figure et à leur physionomie propre (*).

L'Élève doit toujours apporter dans l'observation, un sens droit, le caractère réfléchi d'un âge un peu mûr, avec cette passion pour s'instruire que nulle difficulté n'arrête ; un esprit dégagé de système, et cette sagacité qui est d'un si grand secours dans l'investigation des phénomènes, et contribue tant à leur découverte.

Les préventions ne sont pas moins à craindre pour le jeune homme, que les préjugés et les aûtres passions qu'on ne saurait, a dit Duclos, faire raisonner ; car *elles ont des motifs, jamais des principes.*

(*) *De differ. febr. lib.* I. *p.* 270.

Toujours en garde contre les prestiges de l'imagination, toujours retenu par la sage crainte que cette imagination ne prête aux objets ses couleurs mensongères, ou n'y mêle ses commentaires, il se dira avec un philosophe, *ton métier est d'interroger la Nature, et non de la faire parler.* Son esprit impatient et rapide, ne doit pas courir au devant de l'observation; il doit, non la précéder, mais la suivre. Il doit en même-tems s'y reposer; attendu, comme l'observe judicieusement un Auteur dont les Sciences et les Lettres ont également à regretter la mort prématurée (VICQ-D'AZIR), qu'*apprendre à celui qui se meut toujours*, *puisqu'il n'est point d'étude sans réflexion*, *et que réfléchir c'est s'arrêter.* Combien donc s'égarent ces jeunes gens qui, travaillés par cette mobilité de l'âge qui cherche à se satisfaire dans la diversité des objets, croient, dès leurs premiers pas dans la *Clinique*, pouvoir saisir sans effort et comme en passant, le système entier des connaissances de la *Clinique*! *Les imprudens*, *ils veulent courir dans la carrière*, *au lieu de s'y traîner.*

En effet, on a pu remarquer qu'avec tous les avantages d'une éducation soignée, avec le secours d'une érudition aussi variée qu'étendue, d'un excellent jugement et d'une application infatigable, l'Elève a toujours besoin des conseils et de l'appui du Maître; on peut ajouter, que *tout jusqu'à l'art de voir étant difficile en Médecine*, il lui faut encore beaucoup de tems et de travail, ainsi que l'observe HIPPOCRATE, pour atteindre à cet art, et savoir, dans le cas où

les yeux du corps sont insuffisans, y suppléer par les yeux de l'esprit.

Rien ne peut élever aux plus hautes idées, que l'étude de la Nature; mais pour l'étudier avec fruit, il faut cohabiter jour et nuit avec elle; il faut y apporter une ambition active, dévorante pour tout ce qui peut nous mettre à portée d'entendre ses inappréciables leçons, et de les méditer; car un intérêt sans chaleur, est un sentiment sans motif, et qui n'a nul droit à ses faveurs.

Il faut enfin, pâlir sur les ouvrages des fondateurs de la Médecine; en se nourrissant des pensées de ces hommes illustres, on aggrandit les siennes, et on contracte pour la vraie Médecine, un goût raisonné que fortifie l'observation.

Le Père de la Médecine, dont l'humanité et le génie pénétrant se sont portés sur tout ce qui peut intéresser le malade et fournir des lumières au Médecin, recommande l'assistance continuelle d'un Élève instruit et exact qui, par le charme bienfaisant de paroles douces et consolantes, suspende en quelque sorte les souffrances du malade, ou en diminue le sentiment, et par cette affabilité que l'expression d'un tendre intérêt rend plus persuasive encore, lui adoucisse l'amertume des médicamens, les lui fasse prendre au moment le plus propre à en assurer les effets, et l'amène à se conformer avec docilité, à tout ce qui lui est prescrit à cet

égard (*). Hé ! quel plus noble emploi pour un Élève qui ne saurait oublier, qu'il est de l'essence du Médecin ou de la Médecine, d'aimer les hommes, et de les servir uniquement pour l'amour d'eux ! Voulez-vous faire aimer votre art, dit le divin HIPPOCRATE, voulez-vous être aimés vous-mêmes, aimez vos semblables, et traitez-les avec affection (**).

Le tems, dit-on, est un des grands élémens des choses; mais ne nous dissimulons pas que c'est par le mauvais emploi qu'on en fait, que manque ordinairement le succès de nos études.

Indépendamment de ce qui a déjà été remarqué sur la manière dont les Élèves de la *Clinique*, doivent procéder sous la conduite du Professeur, et de ce que nous avons dit auparavant du silence et de l'ordre qui doivent y être maintenus, il est d'autres devoirs également impérieux que l'intérêt de l'observation exige de la part des Élèves, autant que leur propre avantage. Tel est, entr'autres, le soin de veiller, à tour de rôle, pendant la nuit, les malades attaqués de maladies graves. (Voy. le plan d'organisation de la *Clinique*).

On conçoit qu'il importe infiniment au succès de l'instruction, que ce devoir soit rempli avec exactitude; le moindre

(*) HIPPOCR. *de Elegantiâ.*

(**) *De Præcept.*

relâchement, la moindre négligence sur cet article, entraînerait infailliblement les plus fâcheuses conséquences. Il est aisé de sentir que l'histoire d'une maladie qui présente des lacunes, ou dans laquelle la *constitution* de cette maladie se trouve mutilée de près de la moitié, par un manque d'observations nocturnes, devient dans le fait nulle ou très-défectueuse, et n'apprend rien ; car, la chaîne des phénomènes étant rompue pour l'observateur, il faut dès-lors, que tous les anneaux lui échapent à la fois, et ne pouvant éviter ni les erreurs des sens, ni celles du jugement ou de l'esprit, il est forcé de se livrer au hasard des conjectures, ou des événemens qu'il lui aura été impossible de prévenir.

On peut ajouter, que les phénomènes les plus intéressans, les événemens les plus graves, les plus essentiels à connaître, surviennent dans plusieurs maladies aiguës, aux heures tardives du soir, ou pendant la nuit (12 bis).

Toutes ces considérations se renforcent d'une autre également puissante, je veux dire celle des secours dont les malades peuvent avoir besoin pendant la nuit; ce qui rappelle en même-tems l'exactitude qui doit être observée dans l'exécution des ordonnances du Médecin, et l'importance d'un à-propos dans l'administration de quelques remèdes en particulier. Tous ces objets sont sans doute sur le compte des Élèves d'une École de *Clinique*, à qui le soin de surveiller les malades pendant la nuit, aura été confié, et la chose parle assez d'elle-même.

Mais si cet Élève se retire d'auprès de son malade pendant la nuit, qui le suppléera dans des fonctions dont la négligence peut coûter la vie à un malade ? Qui le justifiera devant son cœur, d'une défection aussi coupable ? Comment, d'ailleurs, pourra-t-il transmettre au Professeur, des faits également précieux pour le diagnostic, puisque ces faits survenus pendant la nuit, sont absolument nécessaires à l'intégrité de l'observation, et doivent mettre le Professeur à portée de les classer avec ceux qui lui sont déjà connus, et d'en porter son jugement.

C'est donc un devoir sacré pour un Élève de la *Clinique*, chargé de veiller auprès des malades, d'avoir jour et nuit l'œil ouvert sur eux, ou de ne jamais s'en éloigner sous aucun prétexte ; et pour utiliser complètement son tems, il aura toujours dans les mains quelqu'un des ouvrages d'HIPPOCRATE ; *non*, dit CARDAN, *pour y chercher des phrases ou des paroles*, *mais les vérités qu'ils renferment*, et pour lesquels il ne peut manquer de s'enflammer, s'il a véritablement la vocation de son art, avec quelque étincelle de génie. En effet, malheur à celui qui ne sera pas enlevé en lisant les écrits de cet homme immortel qui, en créant l'art de guérir et lui associant la pratique de toutes les vertus, a été l'auteur du plus grand bienfait auquel les hommes pussent prétendre et qu'ils pussent recevoir des Dieux.

Mais, en parlant d'un homme immortel, quel est celui de

nous dont la pensée ne se tourne pas, comme d'elle-même, vers LE PREMIER MAGISTRAT DE LA RÉPUBLIQUE, à qui l'Europe, prévenant la postérité qui s'avance, a déjà conféré ce titre glorieux? Homme aussi étonnant par ses exploits qu'il a portés au delà du cercle des événemens passés, que par une habitude de l'esprit à ces combinaisons justes, et à ces conceptions vastes qui le placent au rang des plus profonds Législateurs.

Après nous avoir donné les preuves les plus éclatantes de son génie, dans l'art terrible des combats, en enchaînant constamment la victoire, il nous offre aujourd'hui, au milieu de la paix qui est son ouvrage, un spectacle plus grand encore, celui de son ame. (*)

Savant et guerrier comme CÉSAR, *il ne paraît pas l'avoir suivi, mais rencontré* (**), et l'Europe entière fournit déjà ses commentaires.

Parmi les prodiges opérés par le seul ascendant de ses vertus et de sa gloire, on remarquera sans doute, que des barbares Affricains, vivant de l'odieux trafic de la liberté des hommes, venoient insulter jusques sur nos Côtes notre pavillon et celui de nos alliés, et qu'au lieu de flottes

---

(*) THOMAS, éloge de DAG.

(**) FONTENELLE, éloge de MALEBR.

et d'armées qu'un Monarque puissant fut obligé d'envoyer contre eux, il a suffi à BONAPARTE de dire à ces Pyrates, *je vous commande l'humanité et la justice*, et les Pyrates ont obéi. Tel autrefois un Roi de Syracuse (GELON), après avoir entièrement défait les Carthaginois, leur imposa, entr'autres conditions principales de paix, celle de ne plus sacrifier des victimes humaines (*).

Que de titres à notre reconnaissance ! La Nation n'a donc fait que s'acquitter d'une dette sacrée, en lui décernant la perpétuité de la première Magistrature dont il est revêtu, et sur laquelle repose notre bonheur.

Hé ! pourquoi ce vœu du cœur ne peut-il être entièrement rempli, par une extension de cette perpétuité à la vie de cet homme extraordinaire !

O science sublime de la Médecine ! ô divine Hygiène, c'est donc à toi qu'il appartient d'en prolonger la durée ! Épuise les trésors de l'expérience, arrache à la nature ses derniers secrets, ou que ton zèle y supplée en créant des moyens nouveaux. En conservant à la France son Héros, aux Arts et aux Sciences leur protecteur et leur appui, tu n'auras jamais été plus digne de ton origine céleste, et des hommages des mortels.

(*) Histoire ancienne par ROLLIN.

Cet éloge amène naturellement le vôtre, O vous MINISTRE DE L'INTÉRIEUR ! vous dont je me rappelle avec attendrissement, d'avoir vu croître les jeunes années et s'embellir du développement de ces qualités rares, de ce jugement prématuré, de ce goût des arts enfin, présage heureux des talens supérieurs qui vous ont élevé au poste éminent que vous occupez. Qu'il me soit permis d'épancher ici mon cœur ! à cet âge où l'ame d'un jeune homme est rarement assez tranquille pour se reposer sur les douceurs de l'amitié, vous avez toujours pris à cœur mes intérêts, avec la chaleur d'un véritable ami ; et les doux souvenirs de ces procédés généreux, se mêlant sans cesse dans l'attachement que je vous ai voué, concourent aujourd'hui avec les liens du sang, à le fortifier de plus en plus.

Un seul trait suffira pour vous louer autant que vous méritez de l'être. Le génie des Arts et des Sciences vous a signalé au grand homme, et le grand homme vous a donné sa confiance.

Votre administration que président la sagesse et les lumières, est un bienfait continuel pour les Arts, qui, en fournissant à nos besoins comme à nos plaisirs, attestent par leur prospérité celle des Empires, et vous garantissent à jamais la reconnaissance et l'admiration des peuples.

Mais, en partageant avec eux ces sentimens mérités, nous vous en devons de plus particuliers encore. Élevé dans

cette École où vous avez répandu les lumières de la vraie chimie philosophique, et continuant de lui appartenir par le titre consacré à ce genre d'enseignement, vous n'avez cessé de lui donner des preuves de l'impulsion de cet amour pour sa gloire et les progrès de la science, qui est la plus douce des passions qui honorent les gens en place, et la plus digne de vous.

C'est ainsi qu'en dirigeant les intentions libérales du Gouvernement, sur tous les objets d'utilité publique, le MINISTRE ne vous a jamais fait oublier le PROFESSEUR, et bientôt par vos soins éclairés, cette École régénérée va être rendue à son ancien lustre.

C'est sous de pareils auspices, CITOYENS COLLÈGUES, que vous exercez les fonctions honorables et pénibles qui vous attachent à cette École; et cette seule considération serait sans doute pour vous, un puissant motif d'encouragement, si vous ne le trouviez déjà dans cet amour de vos devoirs, qui ne saurait être égalé que par votre exactitude à les remplir, et dans les fruits de l'instruction que vous répandez journellement sur cette jeunesse, dans laquelle vous travaillez sans cesse à vous reproduire.

La reconnaissance publique doit perpétuer le souvenir de ce dévouement rare qui, en vous fesant voler au secours de vos Concitoyens affligés des maladies les plus meurtrières,

ne vous a jamais permis, au milieu des dangers de ces fléaux dévastateurs, d'autre sentiment qu'un tendre intérêt à leurs maux, d'autres soins que leur soulagement.

Vos succès dans l'enseignement, sont, d'ailleurs, fondés sur un concours inaltérable de zèle et de lumières dont l'École n'a pas moins à s'énorgueillir, que de ces générations de talens qui vous y ont précedé, et dont la continuation vous étoit reservée; et l'on a l'assurance de les voir s'accroître de jour en jour, dans cet estime reciproque qui vous unit de ses liens constans, d'où naissent ces égards mutuels dont s'honorent les gens de lettres, avec cette émulation sans rivalité, ce rapprochement d'opinions et de caractères, que l'habitude de se voir et de se communiquer, transforme en liaisons d'amitié, et qui doivent être vos plus dignes coopérateurs.

Citoyens Élèves, jeunesse intéressante, vous qui vous destinez au plus utile des Arts, l'année scholastique s'ouvre aujourd'hui devant vous. Tout ce qui peut vous instruire de la théorie et de la pratique de la Médecine, cette Reine des sciences, vous sera dévoilé successivement par des Maîtres habiles que vous brulez du louable désir d'entendre, et que vous n'entendrez jamais sans profit. Vous joignez à cet avantage, celui d'être dans cet âge heureux où l'on a, avec beaucoup de docilité dans l'esprit, la plus grande facilité pour apprendre, et où des études prolongées dont on

supporte aisément les fatigues, contribuent à accélérer les progrès. Rédoublez donc et d'application et de zèle, dans des circonstances aussi favorables. Songez qu'un jour, les plus grands intérêts, ceux de l'humanité et de la patrie qui sont inséparables, vous seront confiés, et que vous devez justifier à vous mêmes, à votre propre cœur, cette confiance. Considerez que toutes les veilles, toutes les sollicitudes paternelles de vos Professeurs, n'ont d'autre but que votre avantage; repondez à leurs infatigables efforts par les vôtres. En vous pénétrant des grands principes et des bonnes méthodes que vous aurez puisés dans leurs leçons et leurs exemples, vous vous préparerez des succès dont ils partageront la satisfaction avec vous, et qui seront toujours leur plus douce recompense.

NOTES

DU DISCOURS.

N. 1. (pag. 2.) On trouve ce plan dans les *Programmes des Cours d'enseignement de l'École de Montpellier an III*, où il est inséré sous le titre *d'organisation intérieure de l'École Clinique interne*, et sous le nom du Professeur adjoint et le mien, quoiqu'il appartienne à moi-seul; ce que j'observe, afin que ce qu'il peut y avoir à reprendre, ne soit imputé, comme il est juste, qu'à celui qui en est le véritable auteur.

En ouvrant la *Clinique*, il m'a paru extrêmement utile d'établir des consultations pour les cas graves qui survenaient dans le cours d'une maladie. Ces consultations se tenaient dans un coin de la salle *Clinique*, entre les deux Elèves chargés du soin du malade, et moi. Dès la première semaine, ces consultations ont commencé : j'y ai appelé quelquefois d'autres Élèves que je choisissais dans l'assemblée, outre les deux premiers qui étaient consultans de droit. Dans des cas beaucoup plus graves ou plus difficiles, les Professeurs composant la Commission consultative des hospices, ont été appelés pour donner leur avis. Ces Professeurs et ceux de *Clinique* suivis de leur École, se réunissaient, pour cet effet, dans la grande salle d'administration ; et l'on sent combien la solennité de ces actes et l'intérêt qui résulte de la discussion, doivent ajouter à l'instruction des Élèves.

N. 2. (pag. 7.) Anciennement, le mot *Clinique* n'était pas seulement appliqué à la Médecine-pratique ; il s'étendait encore aux Médecins-

praticiens qui, suivant la locution la plus généralement reçue, en étaient appelés, comme ils commencent à l'être aujourd'hui, *Médecins Cliniques*, *Medici Clinici*, ou κλινικοί. Il convient en même temps de savoir, qu'on trouve dans les auteurs, que quelque temps avant PLINE, la dénomination de *Clinici*, *Cliniques*, était également appliquée et aux Médecins et aux malades eux-mêmes qui, auparavant, étaient désignés du nom de κλινοπετεῖς par le fondateur de la Médecine; terme qui pourrait être transporté, par une espèce de métonymie, à un Élève de la *Clinique*, et serait pour lui un titre honorable. PLUTARQUE et ATHŒNÉE se servent encore du mot de κλινήρεις à la place du précédent. (V. MERCURIAL. var. lect. lib. III, cap. XXII, pag. 79 et sequent.)

Mais il est un autre objet qui doit nous occuper ici plus particulièrement. GREGORI a fort bien dit que *l'observation devait être analytique*, *et l'enseignement synthétique*. J'ai cru néanmoins pouvoir m'écarter de cette règle, et ma justification, sur ce point, se trouve dans les motifs même qui m'ont fait adopter le plan de *Clinique* que je propose, et dont il suffira d'indiquer les principaux.

Dans la plupart des *Cliniques* de l'Europe qui ont brillé jusqu'ici, des talens supérieurs des Professeurs qui en étaient chargés, les dissertations les plus savantes, les leçons les plus instructives, et l'histoire la plus complète des maladies suivies à travers les différentes saisons, et recueillies dans des journaux de la plus grande exactitude, composaient, en grande partie, le fonds de l'enseignement auquel ajoutait l'éclat des noms fameux de ces illustres Praticiens. Or, une pareille instruction suppose, ainsi qu'il est aisé d'en juger, des disciples qui, non-seulement possèdent la théorie et les autres sciences préliminaires, mais qui aient encore une connaissance générale des règles et des principes de la pratique; ce qui est peut-être la raison pour laquelle on n'y a joint, le plus souvent, d'autres exercices, que les visites des malades auprès desquels on s'arrêtait assez, pour que l'attention des Élèves pût se reposer

sur ce que l'observation présentait de plus intéressant chez ces malades, d'après les documens que fournissait le Professeur ; ce dernier ajoutant seulement, à la fin des visites, une récapitulation des divers cas.

Mais, cherchant moins à m'élever à la hauteur de ces modèles, ce qui, d'ailleurs, m'eût été trop difficile, j'ai cru devoir m'occuper principalement de cette partie de l'instruction, que j'appelle *Gymnastique de l'enseignement Clinique*, partie jusqu'ici fort négligée, et dont la combinaison avec les autres procédés instructifs, me paraît absolument nécessaire pour compléter une bonne éducation *Clinique*. J'ai, d'ailleurs, tâché d'assortir mon plan, à des circonstances locales ou qui sont particulières à cette École. J'ai donc pris les Élèves à leur sortie des *Écoles primaires* où, aprés être restés deux ans, à s'instruire d'une longue suite d'objets divers de théorie et de connaissances accessoires, ils se présentent pour être admis à la *Clinique* et y passer leur troisième année, qui est le dernier terme de leurs études dans cette École. Mais j'ai considéré en même temps, qu'avec l'application la plus soutenue et ces dispositions heureuses que donne une éducation soignée que plusieurs n'ont pas reçue, il était difficile qu'un Élève eût, dans le court espace de deux ans, beaucoup appris, et peut être pour avoir eu trop à apprendre. Cependant, les nouveaux entrans doivent tous être élevés indistinctement et avec les mêmes soins, à la connaissance des principes et des règles de la pratique. Il a donc fallu y employer un mode ou une méthode particulière d'instruction, qui s'adaptât aux divers degrés de connaissances et d'aptitude qu'on peut supposer aux Élèves ; et il m'a paru que je devais, pour cet effet, tâcher de leur donner à toucher, en quelque sorte, des yeux de l'esprit comme de ceux du corps, les phénomènes ; c'est-à-dire, de leur faire parcourir la chaîne des divers exercices de la *Clinique*, comme étant le vrai moyen de développer en eux ces facultés, en leur rendant également palpables, autant qu'il est possible, toutes les formules de l'observation et de l'analyse. En un mot, j'ai pensé que je ne pouvais

mettre plus surement les Élèves aux prises avec l'observation, qu'en la leur présentant sous les formes qui m'ont paru les plus propres à être saisies avec moins de peine ; en sorte qu'en profitant bien leur temps, ils soient bientôt dans le cas de n'avoir besoin que d'eux-mêmes, et puissent s'épargner la plus grande partie des embarras ordinairement si pénibles pour le jeune Médecin qui débute dans la pratique. Il est aisé de sentir qu'une méthode moins analytique dans sa marche, moins concertée dans ses procédés, remplirait moins bien cet objet.

N. 3. (pag. 17.) L'histoire raisonnée des sensations qu'on met toujours de société avec les idées, n'était pas encore avant M. CABANIS. Nous la devons à ce savant distingué qui a porté, dans le dédale obscur de cette question, une lumière qui en fait disparaître les plus grandes difficultés ; ce qu'au surplus, on avait lieu d'attendre de ses connaissances supérieures en métaphysique et en physiologie. M. CABANIS adopte l'opinion la plus généralement reçue sur l'origine de nos idées, depuis ARISTOTE jusqu'à nous, et il est sage de la partager avec lui. Mais il pense que l'axiome ou l'adage, que *rien n'est dans l'esprit, qui n'aie passé par les sens*, est susceptible de modifications. Ainsi, par exemple, il observe avec fondement, qu'une sensation peut naître à l'intérieur sans l'intervention des sens externes, et que cette affection de l'ame sensible peut suffire à la génération d'une idée analogue ; ce qui le conduit à une distinction entre les sensations internes, qu'il ne regarde que comme des *impressions* ou des sensations faibles associées à des idées ou à des déterminations vagues qui en sont la suite, et les sensations excitées par les objets externes, et les idées distinctes qui en résultent. J'oserais croire néanmoins, qu'il peut y avoir quelquefois de ces impressions assez vives, pour qu'elles excitent des idées qui leur correspondent en intensité, ou des déterminations qui ne sont pas toujours vagues ou aveugles ; quelques actes de l'instinct peuvent en fournir la preuve. Quoi qu'il en soit, il faut croire, avec ce savant interprète de nos sensations, qu'il peut exister et qu'il existe, en effet, chez l'homme,

des passions ou des idées indépendantes de toute sensation venant du dehors. On ne saurait autrement expliquer le rapport des sensations encore imparfaites d'un enfant qui vient de naître, avec ses idées primordiales ; d'autant mieux qu'on n'a pu jusqu'à-présent, s'élever à la connaissance de celles-ci ou de leur formation ; ce qui porterait à croire que ce rapport est originairement préétabli chez l'homme, et qu'il y a plutôt *éduction* que *création* d'idées, dans les premiers momens de notre existence intellectuelle ; opinion bien différente, comme on voit, de l'hypothèse de PLATON, sur la *Réminiscence.*

Ici vient se placer l'histoire de l'instinct qu'on sait, d'ailleurs, être étroitement lié à celle des sensations. Or, suivant M. CABANIS, *l'instinct est le résultat des impressious reçues par les organes externes.* Cependant j'observe, 1.° qu'il est assez probable que l'instinct coexiste avec la sensibilité, et que cette dernière, excitant par son développement, des besoins dans l'animal qui étendent et lui font sentir son existence, ne saurait les produire ou les exprimer qu'imparfaitement, sans le secours de l'instinct qui conçoit la sensation ou l'*idée*, si on peut s'exprimer ainsi, de ces besoins, et qui les dirige ; ce qui semble indiquer dans l'instinct un agent primitif, plutôt qu'un résultat, un ptincipe plutôt qu'une conséquence. 2.° Qu'il repose avec la vie sur une sensation générale et continue, et que bien que ses actes tiennent à des sensations internes, ils peuvent encore être excités, comme ceux de l'intelligence, par les objets extérieurs. Il y a plus, on pourrait croire que l'instinct doué des facultés qui lui sont propres, est capable, par une sorte de réaction sur la sensibilité des organes internes, de leur faire éprouver, sans le secours des objets extérieurs ou de leur *stimulus*, des impressions ou des sensations correlatives que suivent des idées ou des déterminations plus ou moins distinctes. C'est ainsi qu'on voit les animaux dirigés par le seul instinct ou par leur sens intérieur, se porter, même en naissant, à des actions dans lesquelles on ne peut méconnaître une préférence élective, ou bien encore un choix délibératif, sans que

cette préférence ou ce choix dérive d'une sensation déterminée par les objets extérieurs ; quoique cela puisse avoir lieu également, par le *stimulus* de ces dernier ; ainsi qu'il a été dit, et qu'HELMONTIUS prétend le prouver par l'observation suivante : *Vidi taurum libidine saturatum veterem vaccam sprevisse, oblatâ verò juvencâ, lasciv iisse mox statim denuò.* Tumul. pest. p. 164. Ces considérations qui probablement ont fait donner à l'instinct, le nom de *Raison intellective des brutes*, par GASSENDI, semblent justifier l'opinion de quelques philosophes modernes, qui ont admis des déterminations morales dans l'instinct. L'histoire des *Pressentimens* vient encore ici à l'appui. On sait qu'on peut les considérer comme étant fondés sur une espèce de notion *intuitive* (qu'on me passe le terme) et confuse de l'ame sensitive ou de son instinct, qui se rapporte à un événement contingent.

En rapprochant maintenant ces faits, il paraît qu'ils ne s'accordent pas entièrement avec l'opinion de M. CABANIS. Il est, d'ailleurs, avoué que l'instinct jouit chez l'homme, à raison de son organisation, d'une supériorité sur celui des animaux ; et on conçoit aisément, qu'il est capable de se maintenir pendant long-temps dans ses facultés, contre ce que l'état social peut lui faire perdre à cet égard. Il paraît également, que l'instinct est souvent moins affaibli que contraint ou gêné, par l'acquisition des connaissances humaines ou par les progrès de la raison. Je le vois, d'ailleurs, cet instinct, trop souvent méconnu, se prononcer plus ou moins fortement, dans certaines époques des maladies et dans plusieurs autres circonstances ; semblable à ce principe appelé *Nature*, avec lequel il est aisé de le confondre. C'est à cette sagacité animale ou à son énergie, qu'est due cette activité de l'esprit, si nécessaire à nos besoins sociaux, et c'est sur elle que repose le génie qui fait la gloire des sciences et des arts. Ce n'est pas néanmoins que l'instinct ne s'use et ne s'affaiblisse en effet, à force d'excitations, comme s'usent et s'affaiblissent les divers organes, y compris celui de l'entendement ; mais il est probable, qu'il ne s'éteint radicalement qu'avec la vie ou avec la sensibilité. Il paraît enfin, que les forces de cet instinct peuvent être accumulées

en *plus* ou moins grande quantité dans l'organe de l'entendement, sans que pour cela l'on puisse dire qu'il est affaibli dans le système entier de ses forces. En suivant ce raisonnement, l'on serait conduit à penser que cet instinct chez l'homme, est capable, jusqu'à un certain point, de se perfectionner par l'expérience, et que peut-être l'homme aurait moins de facilité à perfectionner son raisonnement, s'il n'était favorisé de cette supériorité de l'instinct. En effet, cet instinct supérieur, nous aidant à percevoir et à bien saisir les phénomènes, ou étant doué lui-même d'une faculté percevante, doit devenir une source d'idées que l'expérience confirme ou rectifie, d'autant plus qu'il influe nécessairement sur nos sensations, étant lui-même inhérent à la sensibilité, ou comme le satellite de cette dernière. D'où l'on pourrait tirer une nouvelle preuve, que plusieurs déterminations qui dépendent de l'instinct chez l'homme, comme chez les animaux, étant antérieures au *stimulus* des sensations par cause interne, les idées correspondantes en étaient, pour ainsi dire, tracées primordialement, ainsi qu'on l'a vu plus haut, dans la sensibilité ou dans son instinct.

Au surplus, cette manière de voir dans l'origine de nos sensations et de nos idées, rentre, à peu près, dans celle de M. Cabanis, dont il faut craindre de s'écarter dans une matière difficile qu'il a si avantageusement approfondie. Du reste, ce savant reconnaît divers centres de sensibilité dans le système organique, d'où naissent et jaillissent des sensations qui déterminent les actions de l'animal. Bordeu et moi avons déjà parlé, depuis long-temps, de ces centres ; nous les avons considérés comme étant les aboutissans de la plupart de nos sensations dont ils éprouvent, pour ainsi dire, le premier contre-coup, et comme autant de sources vives de sensibilité ou d'*Idéologie sensitive*, si l'on peut se servir de cette expression. Nous avons donné en même temps à la région épigastrique, la prééminence sur tous les autres centres, prééminence reconnue par les anciens, qui y plaçaient le siége de l'*ame sensible*. (Voy. Cabanis. *Rapp. du physique et du moral de l'homme.*)

Il est, du reste, assez vraisemblable, 1.° que toutes les parties du corps vivant étant douées de la sensibilité, et par conséquent de la force percevante, toutes sont capables de sensations qui doivent influer sur la formation de nos idées; d'autant mieux que tout acte de l'entendement porte sur le système sensible, ou que toute idée résulte primitivement d'une affection sensitive. Et si l'homme, comme l'a dit PLATON, est tout entier dans son ame pensante, on peut dire de même que l'animal est tout entier dans son ame sentante; avec cette circonstance, que les opérations de l'une et de l'autre ame ressortent en grande partie de cette dernière.

2.° Que dans les idées qui résultent de la perception des sens, tout le système a peut-être plus de part qu'on ne pense, dans la formation de ces idées. Combien, en effet, les changemens que le système entier ou quelques centres de la sensibilité éprouvent de la révolution des âges, des climats, des maladies, de la manière de vivre, etc., n'influent-ils pas sur les opérations de l'intelligence. Ceci peut encore être éclairci par un fait, savoir, que toute sensation consiste, ainsi que l'observe VAN-HELMONT, dans une action vitale et un jugement vital, et que, suivant STAHL, la sensation n'est pas une perception simple et nue, mais qu'elle entraîne encore plusieurs successions ultérieures de divers mouvemens.... ; que par l'effet de ces successions, elle se manifeste souvent encore mieux *à posteriori*, que par les opérations distinctes de ce qu'on appelle vulgairement les *Cinq sens*; etc. (Vid. *Pathol. part.* II, *sect.* V, *art.* I, p. 727). Au surplus, ces mouvemens doivent être considérés ici, comme une espèce de propagation ou de prolongement de la sensation, dans le système sensible. Il est donc aisé de juger par-là, que le principe de la pensée peut être excité par une sensation produite à l'intérieur, sans les *Stimulus* externes, et à laquelle il est également probable que participe tout le système. Mais, sans doute, je suis bien loin de penser avec VALLESIUS, que toutes les parties du corps, en-tant que douées du sentiment, partagent avec le

cerveau la faculté imaginative : *Imaginandi vim*, *non in eo* (*cerebro*) *solum contineri*, *sed inseparabilem esse a sensu*, *atque in omni parte sentiente esse.* Voyez [son commentaire cité plus bas, sur les *Epidem.* d'HIPP., *lib. VII*, *sect. VIII*, *pag.* 758.] En sorte qu'il y aurait une correspondance non seulement de sensations, mais encore d'idées, entre le cerveau et les autres parties du corps ; opinion remarquable de la part du premier Médecin d'un Roi d'Espagne, tel que Philippe II ; mais qui ne sauroit s'accorder, pour se borner à un seul exemple, avec cette parfaite intégrité de l'entendement, que conservent des personnes mutilées d'un membre, etc. etc.

On peut donc, sans vouloir ni défendre ni rejetter le système des idées innées, quoiqu'adopté par HIPPOCRATE, suivi par GALIEN, RHAZÈS et AVICENNE, lesquels l'ont défendu contre ARISTOTE qui prétend que l'enfant n'a des songes ou des idées qu'au quarantième jour, sans prendre, dis-je, aucun parti sur ce système qui pourrait s'appuyer très-avantageusement encore, de ce qui a été dit auparavant, on peut croire que la formation de nos idées ne dépend ni absolument, ni dans toutes les circonstances, des sensations excitées par les objets extérieurs, et transmises au même instant, (on ne sait trop par quelle voie, car la continuité de la trame nerveuse ne peut satisfaire entièrement sur cet article,) à l'ame pensante où elles sont transformées, (on ignore encore plus de quelle manière,) en idées.

Maintenant, de tout ce qui vient d'être dit semble naître, comme d'elle-même, une question de Psychologie qui paraîtra peut-être oiseuse, mais qui peut intéresser sous quelques rapports. On demande donc pourquoi, si les sensations peuvent être excitées dans l'ame sensitive avec une création d'idées à leur suite, d'après des révolutions intestines ou spontanées dans les parties ou d'après l'impulsion de l'instinct, sans le *stimulus* des objets extérieurs, ainsi que le prouve M. CABANIS, le principe de la pensée ne pourrait pas, dans plusieurs circonstances,

créer par lui-même des idées, sans être excité par les organes des sens. Y a-t-il des preuves que l'ame pensante soit si nécessairement et si absolument enchaînée aux sensations, qu'elle soit toujours dans leur dépendance, ou dans une continuelle subordination à leur égard, en sorte qu'elle ne soit, la plupart du temps, qu'un être passif? L'énoncé de ce problème semble en renfermer la solution, et il ne m'appartient pas autrement de m'en occuper; mais il n'est peut-être pas indifférent de remarquer ici, que le père de la Médecine assure que l'ame est capable par elle-même, de s'affecter de diverses passions tristes ou agréables qu'on fait émaner d'elle exclusivement, telles que la joie, la tristesse, la crainte, l'espérance, etc., sans l'intervention ni des objets ni des organes, ainsi qu'il s'en explique nettement dans le livre VI *des épidémies*, au sujet de la maladie de la fille d'HIPPOTOÜS (1). On peut voir encore ce qu'il dit de l'état ou des fonctions de l'ame dans les songes, ou pendant le sommeil (2). L'ame voit, connaît, entend, etc., dans ces

---

(1) *Mentis cogitatio ipsa, secundum se ipsam, sinè organis et rebus, mœret, gaudet et terretur, et confidit et sperat et desperat, velut HIPPOTOÏ puellæ accidit, quæ in animo sciebat per se ipsam, ea quæ in morbo fiebant (Epidem. liv. VII, sect. VIII, p. 757. VALLES.)*

(2) *De insomniis.*

On ne manquera pas d'observer que les ouvrages d'où sont tirés ces passages, ne sont pas rangés parmi les œuvres légitimes du père de la Médecine; mais je réponds, à l'égard du liv. VI *des épidémies*, qu'on s'accorde à le donner à son fils THESSALUS, qui l'a composé d'après les journaux, les notes et autres manuscrits de son père; et quoiqu'on lui reproche quelque négligence dans ce travail, on ne peut douter, que l'opinion qui y est exprimée sur l'ame, ne soit véritablement celle d'HIPPOCRATE. Et quant au livre des *songes*, cet ouvrage, dont J. C. SCALIGER a néanmoins fait assez de cas pour qu'il aie travaillé à en éclaircir le texte, n'est pas à beaucoup près du même titre que le précédent; mais l'auteur, imbu d'idées *platoniciennes*, paraît très-ancien, et avoir eu quelque connaissance de la doctrine d'HIPPOCRATE, à qui, sans doute, ce livre, tel qu'il se trouve dans ses œuvres, ne saurait être attribué.

circonstances, comme dans toutes les autres; et, en sentinelle vigilante du corps qui férie dans la plupart de ses actes, elle en parcourt tous les réduits, excite, réveille dans certains organes, les impressions que peuvent y avoir laissées les sensations, soit diurnes ou venant du dehors, soit intérieures ou produites par cause interne; ce qu'elle exécute d'autant plus librement, qu'elle est pour lors comme allégée du fardeau du corps, *mens sine pondere ludit*, comme s'exprime PETRONE. HIPPOCRATE observe ailleurs, que l'ame voit dans les différentes manières dont le corps est affecté. *Qualia patitur corpus, talia videt anima, visione licet occultatâ.*

Il faut convenir qu'on a de la peine à concevoir, ainsi qu'il est dit dans le premier de ces passages, que l'ame, dont le corps est comme l'*étui* ou la *silique*, puisse s'en isoler entièrement, ou se trouver dans un état parfaitement abstrait à l'égard du matériel des corps externes et des organes; quoique l'on puisse croire que cela se passe ainsi dans la méditation, comme l'observe très-bien CICERON (*Tuscul.*); et quant au second passage, les phénomènes que présentent les songes, peuvent être regardés comme une sorte de pronostic de l'ame sensitive, et comme appartenant au domaine des sensations internes et à la Médecine; bien différent du pronostic de l'ame pensante, sur lequel il faut laisser quelques métaphysiciens exclusifs, vociférer, divaguer dans des disputes interminables. On peut ranger ici l'espèce de prédictions ou de prophéties plus ou moins étonnantes, qu'on entend quelquefois de la bouche des malades dans certaines maladies, comme si leur ame dépouillée de son écorce terrestre, planait au dessus du matériel du corps.

N. 4. (pag. 23.) C'est à cette vie particulière considérée dans le muscle, que VANHELMONT attribue une qualité qu'il désigne, parce qu'il appelle une certaine énergie avec stabilité, *Peculiarem quamdam energiam ut et loci stationem.* (*V. confirm. morbor. sed. in animâ sensitivâ*, p. 345;) et c'est d'après cette considération de la vie de la partie, et de ce que les organes en fonction empruntent des autres organes,

que j'ai proposé une division de ces forces organiques ou vitales, en forces *stationnaires* et en forces *mobiles.*

Ceux des physiologistes modernes qui ont adopté et enseigné ce dogme, ont rapporté ces vies particulières des organes, à la vie générale dont elles émanent et dans laquelle elles vont se fondre. On ne serait donc pas fondé à leur reprocher qu'ils considèrent ces vies, comme étant distinctes et séparées de cette dernière. Ils se sont assez clairement expliqués sur cet article, dans leurs ouvrages, pour qu'il ne doive y avoir aucun doute sur leur manière de voir à cet égard. Au surplus, HIPPOCRATE a dit dans le même sens, que chaque partie a une faculté élective en vertu de laquelle elle choisit et s'approprie ce qui lui convient, du résultat des digestions ou des alimens. GALIEN, qui pense là-dessus comme HIPPOCRATE, observe qu'EMPEDOCLE a placé dans chaque partie, comme dans un animal particulier, un appétit d'union et de mixtion inhérent à cette partie et qui achève la perfection de l'individu. [V. GAL. de *semin.* liv. II. chap. 3.] On connaît, du reste, l'opinion de quelques philosophes anciens, notamment de PLATON qui comparait le foie, entr'autres viscères, à un animal contenu dans un autre animal; comparaison qu'HELMONTIUS a employée, en l'appliquant spécialement à l'*uterus.*

N. 5. (pag. 24.) On croit pouvoir donner la préférence à la dénomination de *Sensibilité*, sur celle de *Principe vital*, comme plus propre à exprimer les affections des corps vivans ou des corps organisés; quoique la doctrine de la sensibilité soit la même avec celle du *vitalisme*, puisque tout ce qui est sensible est vital. On a dit que le Professeur DEIDIER avait entrevu une espèce de sensibilité dans les glandes; mais BORDEU a été sans contredit le premier qui, dès 1739, ait conçu dans son génie et embrassé dans sa pensée, l'influence de la sensibilité sur les diverses opérations de l'économie vivante. Il employa plus de quatre années à des expériences sur les animaux, dans son amphithéâtre, et

à des élucubrations continuelles pour établir la vérité de ce dogme. Dans le même temps ou à-peu-près, il donna à cette École, sa dissertation *de Sensu* imprimée en 1742; et bientôt parurent les *Recherches anatomiques sur les Glandes*, où l'auteur a porté le coup mortel au Boërhaavisme, et dont il avait donné un avant-goût au public, dans une Thèse *sur la sensibilité des Glandes*, qu'il fit soutenir en 1744 dans cette même Faculté. Mais dès 1742, il avait fait connaître sa belle division des fonctions, en celles qui se font avec un sentiment manifeste et un mouvement occulte, et celles qui ont lieu avec un sentiment occulte et un mouvement manifeste; division qui paraît avoir donné, dans le temps, à de Haller, l'idée de son système sur l'*irritabilité*, qu'on a prétendu mal à propos isoler de la *sensibilité*, à qui elle tient essentiellement et nécessairement.

Il n'a, depuis, cessé de pousser, en quelque sorte, son opinion, à travers celles des mécaniciens incorporés, pour ainsi dire, dans les Boërhaaviens, en ménageant les préjugés des uns et des autres, et a continué jusqu'à sa mort, de jetter des traits de lumière sur le dogme de la sensibilité, dans les autres écrits sortis de sa plume.

Ses disciples ont tâché, de leur côté, de développer et d'étendre cette doctrine. On peut consulter là-dessus ma thèse *De fibræ naturâ, viribus et morbis* [1], l'article *Sensibilité* fourni à l'Encyclopédie; mon *Essai sur le pouls*, etc. etc. Quoique l'article de l'Encyclopédie soit l'ouvrage d'un écolier qui sortait à peine des bancs, et qu'il soit défectueux, sans doute, en beaucoup d'endroits, j'ai, néanmoins, à me glorifier de ce travail, puisque le savant Cabanis a cru devoir adopter les données principales de la doctrine qui y est exposée.

---

(1) On trouve cette dissertation insérée, et on ne sait pourquoi sans le *prœmium*, dans la collection de thèses que vient de publier le Prof. V. Broussonet.

Je ne parlerai point de quelques ouvrages qui ont paru sur cette matière, depuis l'article *sensibilité*; il suffira d'observer, que M. DESEZE, Médecin de *Bordeaux*, que je me félicite d'avoir eu pour disciple et qui n'a pas cessé d'être mon ami, a donné en 1786, un ouvrage sur la sensibilité, écrit dans le style du philosophe et du littérateur, où il a fait entrer une partie de cet article, en prêtant beaucoup d'intérêt à tout ce qu'il en a dit.

Cependant, quoique la tige de cette doctrine se fut élevée dans cette École où elle continuait d'être cultivée avec succès par plusieurs de ses membres, quelques années se sont encore écoulées, avant qu'elle ne soit devenue, comme elle est devenue depuis, l'opinion générale de l'École. On a la preuve de ce fait, dans les thèses qui y furent soutenues en 1761, pour une chaire vacante.

Au surplus, les *Sensibilistes*, en travaillant à fortifier de plus en plus cette doctrine, à en établir la supériorité, et à en démontrer les avantages, ont tâché d'éviter, autant qu'ils l'ont pu, qu'une imagination présomptueuse n'abusât du dogmatique de la *sensibilité* [cette faculté incompréhensible de la matière], au point que, par une extension immodérée et contraire à la bonne manière de philosopher, cette doctrine fut employée à expliquer indifféremment tous les phénomènes de l'économie vivante, même les plus inexplicables; semblable au soulier de THERAMENE, qui allait à tous les pieds.

N. 6. (pag. 28.) Depuis l'ouvrage du Professeur LEROY, sur les pronostics, il n'était guère plus question de *séméïotique* dans la ci-devant Université, lorsque, desirant de ramener l'attention des Étudians sur cette partie essentielle de l'art de guérir, j'en fis le sujet de mon *Pensum* annuel, pendant les années 1788, 1789, 1790 [v. s.]. Chargé depuis, de diriger la *Clinique* interne de cette École, à l'époque de sa régénération, je crus ne pouvoir mieux remplir le but de cet établisse-

ment, qu'en fondant en grande partie, l'enseignement sur cette doctrine qui s'appuie elle-même si naturellement et si indispensablement de l'observation. Je m'applaudis du goût que témoignaient pour elle les Étudians ; l'application qu'ils y apportaient, promettait, d'ailleurs, des progrès. Un moyen me paraissait pouvoir les faciliter ; c'était de faire imprimer en faveur des Élèves, les principes dont je ne cessais de les entretenir et qui tenant, d'une part, à la pathologie en général, et de l'autre, à la séméïotique en particulier, devaient les disposer le plus avantageusement possible à l'intelligence de toutes les parties de cette science ; d'autant mieux que les faits présentés avec plus d'exactitude et de suite dans un ouvrage imprimé, sont saisis avec plus de facilité et se gravent mieux dans la mémoire.

J'en conçus donc le projet, et en fis part à mes auditeurs. En choisissant un autre plan, j'aurais eu peut-être à craindre qu'il n'eût pas été de la même utilité pour les Élèves dont j'ai toujours eu fortement à cœur l'instruction, et j'eusse risqué en même temps, que mon travail n'eût été en grande partie, qu'une suite de compilations et de réflexions d'emprunt, sur une matière à laquelle il faut avouer qu'on ne peut guère ajouter à ce que nous en ont transmis les anciens et quelques modernes. Mais je croyais devoir laisser mûrir quelque temps encore ce projet, au fonds de ma pensée ; car en écrivant sur un sujet de cette importance, il faut sans doute l'avoir long-temps médité.

Dans ces circonstances, c'est-à-dire quelques mois après, parut dans cette École le *Tableau élémentaire de séméïotique*, etc. ; ouvrage que l'auteur s'était hâté de publier, excité, sans doute, par le louable desir de faire anticiper aux Élèves, la jouissance du fruit de ses veilles sur cette branche précieuse de la médecine, et la science doit lui avoir obligation de cet empressement généreux.

Voilà donc un ouvrage de plus dont les Élèves auront à profiter,

indépendamment des œuvres d'HIPPOCRATE et de ses commentateurs, notamment de GALIEN, qui sont les sources primitives et fécondes où ils doivent puiser, ainsi que dans l'ouvrage de PROSPER ALPIN, *De Præsagiendâ vitâ et morte*, le 3.e livre de LOMMIUS, celui de CHRIST. VATER, et de quelques autres Médecins Hippocratiques ; sans oublier l'ouvrage dont le cit. VITET, Docteur de cette École, vient d'enrichir la médecine-pratique, et qui porte le titre de *Médecine expectante*, où l'on trouve, aucommencement, un *Compendium* de séméïotique des plus exacts.

Je viens de dire, que c'est principalement dans les œuvres d'HIPPOCRATE, que devait s'étudier la séméïotique. En effet, cet homme prodigieux qui ne peut être comparé qu'à lui-même, a porté, sur la doctrine des signes, les lumières de son génie, aussi loin qu'il peut être permis de le faire à un homme. Il s'y est appuyé de la connaissance la plus profonde et la plus étendue de la nature, qu'il a également montrée dans toutes les autres branches de l'art de guérir que nous lui devons. J'ai donc pu dire avec vérité, qu'il méritait d'être appellé *Devin* et *Divin* tout à la fois.

Les vers suivans dans lesquels HOMÈRE peint CALCHAS, et que VIRGILE a si heureusement imités, lui sont si parfaitement applicables, qu'on dirait qu'ils ont été faits tout exprès pour lui.

. . . .
Κάλχας Θεστορίδης οἰωνοπόλων ὄχ' ἄριστος,
ὃς ᾔδη τά τ' ἐόντα τά τ' ἐσσόμενα, πρό τ' ἐόντα,
ΙΛΙΑΔ. Α.

. . . . *Novit omnia vates*
Quæ sint, quæ fuerint, quæ mox ventura trahantur.
VIRG. Georg.

On remarquera, sans doute, que ces vers comprennent encore la division ordinaire de la séméïotique en trois branches principales, et c'est, d'après cette considération, que je les avais mis pour épigraphe à la tête de mes leçons de séméïotique.

Mais c'est assez parlé de cette doctrine, on pardonnera les digressions dans lesquelles je suis entré à ce sujet, et à l'attrait qu'elle a toujours eu pour moi, et au désir que j'aurais de la voir cultiver par des observateurs capables de lui rendre son ancien éclat par leurs talens, et de la répandre par leurs exemples.

Je ne m'étendrai point sur la séméïotique du pouls en particulier ; j'aurais trop à craindre que ma voix ne se perdit dans le désert. Je me contenterai d'observer, que les Élèves qui veulent s'épargner un jour des regrets amers, ne doivent pas s'appliquer avec moins de zèle à la connaissance du pouls, qu'à celle des autres branches de la séméïotique ; quoiqu'en général, elles soient toutes confondues chez la plupart des jeunes gens, dans une indifférence qui afflige; et qu'à l'égard des médecins des grandes villes, qui ont beaucoup de malades à voir d'un bout de jour à l'autre, il faille à la plupart de ces praticiens, une médecine moins traînante ou plus expéditive, que celle qui cherche à s'éclairer d'une observation particulière des divers caractères du pouls, sur le présent, comme sur l'avenir, dans une maladie. D'ailleurs, quelques-uns de ces médecins, *Clinici periodeutœ*, comme les appelaient les anciens, peuvent, d'après leur manière de voir, ne pas attacher un grand prix à ce genre de connaissances. On sent qu'ils en seraient arrêtés trop long-temps auprès d'un malade, et que la marche rapide à laquelle ils sont assujettis, ne saurait comporter la lenteur des procédés d'une médecine expectante. A la vérité, plusieurs en sont dispensés, en quelque sorte, par cette grande habitude de voir et cette sagacité exercée qui tient souvent lieu de génie, et au moyen desquelles il suffit à ces praticiens, d'un premier coup d'œil, pour improviser tant sur l'état d'un

malade, que sur le choix des secours qui lui sont nécessaires. (*Voyez encore mon Essai sur le pouls.*)

J'ajouterai, que les assertions de quelques modernes qui, se répétant les uns après les autres, jusqu'à PIQUER, ont prétendu que le père de la médecine connaissait peu le pouls, et paraissait en avoir négligé l'étude, sont démenties par les preuves nombreuses qu'on trouve répandues dans les écrits d'HIPPOCRATE, de l'étude particulière qu'il avait faite du pouls, et de ses grandes connaissances en ce genre. Ces preuves ont été recueillies par LEFEBVRE DE VILLEBRUNE (*Traduction de l'expérience en médecine, etc.*), qui néanmoins a oublié de parler du caractère particulier d'un pouls qui s'observe fréquemment dans les aiguës, et présage ordinairement la mort; caractère que le père de la médecine nous a transmis, sous le nom de pouls *palpitant*, ainsi que croît devoir l'appeller PROSPER-MARTIAN, qui en a reconnu la vérité, et en présente la confirmation dans une observation très-intéressante, où il décrit en même temps le caractère de ce pouls.

In hac patiente (c'était une jeune personne du sexe) *pulsum inveni quem* palpitantem *ab HIPPOCRATE appellari censeo. Arteria enim tangentis manum inæqualiter feriebat, in modum arundinis juxtà longitudinem confractæ; quem motum et ægrotans ipsa se percipere, etiam non admotâ manu, asserebat. In acutis verò hujusmodi pulsus frequentiùs observatur, mortisque certum præsagium est, ut in textu ad-notavit HIPPOCRATES.* (PROSPER-MARTIAN, comm. vers. 335.) Voyez encore la savante dissertation de DANIEL-WILHELM. TRILLER, qui a pour titre, *Epist. medico. critic. ad virum excellentiss. D. JOANN. FREIND. super. I. et III. HIPP. epidemicor.*, où l'auteur prouve combien GALIEN a eu tort d'avancer, qu'HIPPOCRATE s'était peu occuppé de l'observation du pouls.

N. 7. (pag. 33.) La doctrine des Constitutions appartenant à la

séméïotique de l'air, est une branche de la séméïotique générale, sur laquelle j'ai dû insister dans l'enseignement de la *Clinique*, d'autant plus que c'était le vœu du *Comité d'instruction*. Je n'ai rien oublié pour faire sentir aux Élèves toute l'importance de cette doctrine, et la *Clinique* en a rétenti pendant tous mes trimestres. Si l'on doit en juger par le soin qu'ont eu quelques auteurs récens de faire mention de cette doctrine, à la fin de leurs ouvrages, le goût n'en est pas moins répandu dans cette École, que celui de la séméïotique en général. J'ai publié en faveur des Élèves, un leger aperçu de la manière dont il fallait observer et noter les constitutions, dans l'opuscule qui a pour titre *Constitution de l'an V*. On doit lire GALIEN, *dans son commentaire sur le 3. livre des aphorismes d'HIPPOCRATE, pag 607. t. IV*. On y voit un précis de la méthode analytique qu'on devroit employer dans l'étude des constitutions; cette manière d'étudier conduirait, ajoute l'auteur, à une connaissance entière et parfaite de cette doctrine; *sic foret integra atque perfecta meditatio.*

On a plusieurs excellentes dissertations sur les constitutions, parmi lesquelles le mémoire de RAYMOND, consigné dans la collection de la société de médecine pour les années 1777 et 1778, mérite d'être lu avec attention. Le zèle qu'ont montré en dernier lieu, pour les observations de ce genre, les jeunes écrivains dont j'ai parlé ci-dessus, promet de leur part des efforts qui ne peuvent que faire faire un grand pas à la science. Mais en s'occupant de ces grands objets, on doit considérer, que malgré les argumens victorieux de SHORT, contre l'opinion qui place la cause matérielle des Épidémies dans les émanations des astres, comme l'a prétendu KEIL (Voyez ce que j'en ai dit dans la *Constit. de l'an V*), on ne peut s'empêcher d'admettre l'action puissante de la conjonction ou de l'opposition de certaines planètes, sur les maladies. On en trouve des preuves frappantes dans BAILLOU (*Voyez la Constitution de l'an V*. C'est ici une action prompte et corruptrice de quelques météores sur l'atmosphère, au lieu de cette succession plus

ou moins lente d'intempéries graves, qui amène les vraies *Épidémiques.* Les approches de ces météores suffisent quelquefois, pour rendre délétère l'affection de l'air qui en résulte ; ce qui semblerait prouver qu'il existait déjà une affection de l'atmosphère, provenant des intempéries des temps précédens, que le météore n'a fait qu'aggraver.

J'ai cité BERNARDIN DE S.T PIERRE, au sujet de l'influence de la température de l'été et de l'hiver sur les passions ; j'en ai également dit quelque chose dans la *Constitution de l'an V.* J'ajouterai, que la plupart des Criminalistes observent que de toutes les saisons, l'hiver, lorsqu'il est très froid, est celle où il se commet le plus d'assassinats. On connait ce que l'histoire rapporte de l'effet des fortes gelées, sur l'ame féroce d'un tyran aussi lâche que superstitieux et cruel. On peut encore placer ici l'observation suivante.

Dans l'hiver de l'an VI, et pendant qu'il geloit fortement, je fus appellé pour donner mes soins à un Citoyen de l'âge d'environ 50 ans, attaqué d'un violent *satyriasis* compliqué d'une légère manie, dont il avoit déjà éprouvé précédemment deux ou trois attaques survenues en hiver, pendant de fortes gelées. Il fallait que sa femme, quoique bien malade, se tint éloignée de lui et quittât la maison. On devait également avoir la plus grande attention, à ce qu'aucune personne du sexe n'entrat dans sa chambre. Ayant, un jour, trompé la surveillance de ses gardes, il fut se jeter dans une maison publique, d'où il revint avec une maladie vénérienne accompagnée des symptômes les plus graves. Lorsque le vent était au nord, les accès de satyriasis devenaient plus intenses, et il fallait redoubler de précautions à son égard. A cela près, il paraissait assez raisonnable, mangeait souvent avec ses parens, conversait avec ses amis, etc. etc. Cependant, quoique le froid continuat d'être rigoureux, la période entière de sa fureur aphrodisiaque n'a duré, ainsi que les précédentes, guère plus de quinze ou dix-huit jours ; mais les symptômes de manie se soutenaient, dans un degré plus ou moins marqué, jusques vers l'équinoxe du printemps,

époque à laquelle le malade commençait à éprouver un calme qui allait en augmentant. Il n'a eu, depuis cette attaque violente dans laquelle je le vis, qu'un leger accès au commencement de l'hiver de l'an VIII; mais il avait de temps à autre et dans toute saison, de légères attaques de manie. Je dois remarquer à ce sujet, que le camphre pris à l'intérieur, quoique donné à très-haute dose, n'a jamais produit que peu d'effet chez le malade. Les lavemens émolliens et camphrés, souvent répétés, les bains de siége ou de fauteuil dans l'eau camphrée, et un régime doux, humectant et leger, sont les moyens qui ont le mieux réussi contre cette espèce de satyriasis compliqué de manie.

N. 8. (pag. 36.) On peut ajouter à ce qui a été dit des connaissances particulières d'HIPPOCRATE en histoire naturelle, que ce Grand médecin avait remarqué, » que les lieux où se forme le nitre, soit à la superficie, » soit à quelque profondeur dans les terres, ont pour l'ordinaire des » eaux insalubres; et, selon lui, ces dernières sont presque toujours » l'indice d'un air mal-sain. On ne sait pas, à la vérité, de quel nitre » voulait parler HIPPOCRATE; car de son temps, et même long-temps » après lui, on confondait le vrai nitre avec le *natrum*; mais il est » certain que ces deux sels, dans les lieux favorables à leur produc- » tion, tels que les pays chauds et méphitisés, comme une partie de » la Grèce, de l'Égypte et de l'Afrique, se trouvent souvent réunis sur » les mêmes terres, ou dans des terres et des expositions peu distantes » les unes des autres. » THOUVENEL, *Traité sur le Climat de l'Italie, etc. tom.* 1. 2 *part. pag.* 144, *Verone* 1797, où l'on trouve le développement et les preuves de ce que l'auteur avance ici, à l'égard de la formation de ces deux sels.

N. 9. (pag, 36.) Lorsque j'ai commencé à pratiquer, j'entendais parler confusément de l'extrait de Ciguë; quelques jeunes médecins qui lisaient les journaux, disaient que cette plante était employée par

les médecins de *Vienne* èn Autriche, contre les obstructions, le cancer, etc., mais ils n'osaient y toucher. Si je demandais à de vieux praticiens leur avis, ils répondaient qu'il fallait bien me garder d'administrer ce poison, que je devais aller le train ordinaire, c'est-à-dire, *pecudum more*; et le remède restait à peu près confiné dans l'Allemagne. SAUVAGES et deux ou trois autres médecins des environs, avaient néanmoins le courage de prescrire la Douce-amère, également redoutée comme un poison; mais ils étaient de la plus grande pusillanimité dans les doses. Quelque temps après, il fut question de l'extrait de jusquiame noire, préconisé par l'Archiatre STORCK qui le premier, de nos jours, avait beaucoup vanté la ciguë. Dans ces circonstances, le Docteur COULAS et moi, liés par l'amitié et également animés de l'extrême désir de savoir à quoi nous en tenir, sur ce qu'on débitait pour et contre ce remède, fîmes sur nous-mêmes l'essai de ces diverses substances végétales, après en avoir d'abord fait avaler à des chiens, à des chats et à d'autres animaux. Bientôt après, les ouvrages de STORCK, de COLLINS et de quelques autres médecins de *Vienne*, se répandirent dans ces contrées. Appuyés du témoignage et des observations de ces célèbres praticiens, et forts de nos expériences, nous employâmes ces remèdes dans différens cas de maladie, et avec assez de succès pour nous encourager à en continuer l'administration, malgré les clameurs de la tourbe, cet enfant perdu de l'ignorance et de l'envie, et la défaveur que des praticiens de réputation, jettoient sur ces remèdes dont ils fesaient peur au public; comme s'ils eussent dû ignorer, que la matière médicale des anciens, fourmille de médicamens de ce genre et de leurs différentes combinaisons. M. STORCK avait administré la jusquiame noire : nous préparames les extraits de cette dernière, de la blanche, et de la jaune ou dorée, et d'après des essais répétés sur nous-mêmes et successivement sur quelques malades, nous nous crûmes assurés que la blanche était un anti-spasmodique plus doux et non moins efficace, et un meilleur sédatif que la noire et la jaune; ce qui nous donnait le motif de la préférence, que les anciens accordaient à la

blanche ainsi qu'à ses semences, comme on peut le voir dans leurs ouvrages, notamment dans celui de GALIEN, *de simplicium medicamentorum facultatibus*. t. 3. p. 131. Du reste, on sait qu'HIPPOCRATE prescrivait les semences de jusquiame dans quelques fièvres intermittentes, remède que j'ai vu employer contre la même maladie, par une vieille femme (une *anus*) demeurant dans un des faubourgs de la ville, qui en fesait un secret; il donnoit encore à l'intérieur, la ciguë en herbe.

Une mort prématurée m'ayant enlevé mon ami, je me trouvai chargé pour ainsi dire en seul, des intérêts de cette partie de la thérapeutique, généralement repoussée dans ma patrie, et qui ne pouvait être employée, qu'en déguisant sous des noms familiers et rassurans, les individus de ces médicamens. Nommé bientôt après à la place de Médecin en chef de l'hôpital militaire de cette ville, où l'on ne traitait guère que des maladies chroniques, j'eus, tous les jours, occasion d'étendre et de multiplier mes observations sur les effets des remèdes de ce genre, donnés ou seuls, ou diversement combinés entr'eux ou avec d'autres substances, sur un très-grand nombre de malades en même temps. On comptait même tous les jours, une cinquantaine au moins, de ces derniers qui prenaient à la fois la décoction de douce-amère animée, selon le cas, d'une dissolution de sublimé (muriate sur-oxigené de mercure) pour tisanne, et des pillules composées d'extrait de ciguë, de celui de jusquiame, etc. Plus de vingt-quatre ans ont été consacrés à des traitemens journaliers des maladies les plus graves et les plus compliquées, par ces divers ordres de remèdes long-temps continués. Les tiges fraîches de douce-amère étaient données en extrait ou en décoction, et la dose de ces tiges sous cette dernière forme, était poussée graduellement jusqu'à une demi livre par jour, contre des douleurs arthritiques, des affections scorbutiques, cutanées, etc. CARRERE qui, depuis, a publié un ouvrage sur la douce-amère, était pour lors sur les bancs dans la ci-devant Université, et suivait exactement mes visites. L'extrait de jusquiame blanche seul ou combiné opérait quelquefois des effets surprenans, contre les toux catârrales ou convulsives, les convulsions, les éclampsies et les accès d'épilepsie acci-

dentelle. Il suffisait bien souvent d'une dose même très-médiocre de cet extrait seul, donnée à propos, pour faire avorter ou pour atténuer notablement les paroxysmes. Quelques-unes de ces maladies ont même été guéries parfaitement par ce remède. L'extrait de jusquiame combiné avec l'opium, à surpassé mes espérances dans la cure des tumeurs carcinomateuses des ovaires, etc. La ciguë continuée avec persévérance, et donnée seule ou combinée avec quelque autre fondant, dissipait les obstructions dépendantes d'une lymphe épaisse, viciée, chez des tempéramens lents, pituiteux, etc. Il s'en faut néanmoins de beaucoup, que j'aie acquis jusqu'ici des connaissances suffisantes, pour préciser le cas où ces divers remèdes doivent être admis ou rejetés. Cependant, je vois prescrire tous les jours la ciguë, contre les ulcères cancéreux les plus virulens et qui fournissent une humeur corrosive, en s'accompagnant de douleurs atroces avec élancemens et sentiment d'ustion, chez des tempéramens bilieux éminemment sensibles, irritables, chez des personnes sujettes à des hémorrhagies ou à des vertiges ; quoiqu'on puisse savoir que la ciguë n'est pas seulement vertigineuse, mais encore très-stimulante ou irritante, hœmatogogue, ou liquefiant, en quelque sorte, la partie blanche de nos humeurs, l'albumine, etc.

Je vois également ordonner la jusquiame, à des personnes qui ont la constitution ou l'estomac foible, avec une disposition aux tremblemens, et sont sujettes à des migraines, ou qni se plaignent de céphalées accompagnées de vertiges, que la jusquiame peut rendre ténébriqueux, etc.

Je vois, enfin, prescrire sérieusement les tiges fraîches de douce-amère, à la dose de demi once ou d'une once au plus ; quoiqu'on en observe à peine quelqu'effet, lorsqu'elle est portée à plusieurs onces, et qu'elle soit moins active dans ces Provinces Méridionales, que dans les pays du Nord. Sur quoi il convient de remarquer que ces tiges, données à une certaine dose, peuvent occasionner des maux de tête considérables, et quelquefois encore des étourdissemens, à des personnes habituellement

constipées, qui ont la fibre forte et tendue, etc. Nous avons donc besoin encore, quoiqu'on en puisse dire, d'une très-longue étude de la vertu de ces médicamens vénéneux, pour pouvoir arriver à une méthode analytique, qui en dirige surement l'administration. On a, cependant, ainsi que je viens de l'indiquer, quelques *données* d'après lesquelles un praticien prudent et éclairé peut se conduire.

J'ajoute, qu'il est des circonstances ou des momens de rigueur, dans l'exhibition de certains de ces médicamens, qu'il est extrêmement important de saisir avec précision, si on veut en obtenir de meilleurs effets.

N. 10, (pag. 41.) » Le plus fructueux et naturel exercice de notre » esprit, c'est à mon gré la conférence. J'en trouve l'usage plus doux, » qu'aucune autre action de la vie. Les anciens Grecs et encore les » Romains conservaient en grand honneur cet exercice, dans leurs » Académies. . . . . » L'étude des livres est un mouvement » languissant et foible qui n'échauffe point, là où la conférence apprend » et exerce en un coup. . . . . . . La forte contenance d'un autre » m'avertit et m'avise. . . . . . Si je confère avec une ame forte et » un rude jouteur, il me presse les flancs, me pique à droite et à » gauche ; ses imaginations élancent les miennes ; la jalousie, la gloire, » la contention me poussent et rehaussent au dessus de moi-même. . . . . » Les contradictions des jugemens ne m'offensent, ni ne m'altèrent; elles » m'éveillent seulement et m'exercent. Nous fuyons la correction, il » faudrait s'y présenter et produire, notamment quand elle vient par » forme de conférence, non de régence. » [MONTAIGNE, *liv.* 3. *des conférences.*

Suivant donc l'esprit de la conférence, tel qu'il est présenté dans ce beau passage du philosophe *Périgourdin*, avec ce style mâle et original qui est celui de la pensée, cet exercice doit être considéré, comme une espèce de joute d'émulation entre un certain nombre d'amis. On

voit ici que l'amour-propre, assez chatouilleux quelquefois pour craindre de se compromettre en descendant dans l'arêne, doit se taire, et que cette timidité qui tient, peut-être, autant de la modestie que d'une défiance de soi-même, qu'augmentent encore le spectacle d'une assemblée et le défaut d'habitude de parler en public, doivent également disparaître et faire place au courage qui réhausse les forces. Il ne faut pas craindre encore une fois, d'être heurté dans ses opinions, ni d'être un peu froissé dans cette lutte amicale ; mais il faut éviter avec la plus grande atention, de se blesser mutuellement, « les Disputes mal » conduites doivent être défendues et punies comme d'autres crimes » verbaux » [*ibidem.*]

Je ne dois pas omettre ici un trait d'émulation de la part des Élèves, le plus digne d'éloges, et dont l'objet rentre en quelque sorte dans celui de la conférence. Par l'art. VII. [titre *des fonctions des Élèves*] du Plan d'organisation, les Élèves sont invités à s'assembler, à des jours et heures marqués, dans un local convenable de l'École qui leur sera assigné à l'effet d'y tenir entr'eux des conférences, où devront être discutés divers sujets de Médecine-pratique. Cette réunion générale tardant à se former, quelques Élèves se rendaient dans la chambre de l'un de leurs condisciples, et c'était autant de petites sociétés d'étude, qui ne pouvaient que leur être utiles. Mais depuis, quelques jeunes gens, soit étudians soit docteurs, des plus studieux et des plus instruits, ayant senti que rien ne pouvait tant contribuer aux progrès des études, ni mieux satisfaire aux vœux des Professeurs pour leur avancement, se sont formés, d'après le seul mouvement de leur zèle, en deux groupes ou sociétés dont l'une qui tient ses séances dans la salle de la Bibliothèque de l'École, prend le titre de *Société de Mèdecine*, et l'autre celui de *Société de Médecine-Pratique.* Tous les Professeurs de l'École sont aggregés dans l'une et dans l'autre, ainsi que quelques praticiens distingués de cette Commune. Le grand amour de la science dont tous les membres sont animés, les lumières qui jaillissent de leurs discussions, celles qu'y ré-

pandent les plus instruits et qui sont toujours accueillies avec avidité par les autres, toutes ces circonstances, en fournissant à leur instruction réciproque, entretiennent parmi eux une émulation et un zèle qui ne peuvent qu'intéresser à leurs travaux, et faire espérer au public, qu'il ne tardera pas à jouir de leurs résultats.

Du reste, la forme de ces établissemens rappelle l'esprit de la formation de la société d'Édimbourg, créée en 1734, et dont le Docteur RUSSEL fut un des premiers membres. Le nom de ce célèbre Médecin et celui du Docteur FOTHERGILL qui avait eu le même titre, suffiraient pour en donner l'idée la plus avantageuse. On peut voir, d'ailleurs, ce qu'en rapporte ce dernier, [*An Essay on the caracter of the D. AL. RUSSEL*], et les éloges que lui donne le Docteur MORGAN qui, en 1763, dédia sa Thèse à cette Société; de même que le Docteur GARTLAND, dans une Dissertation sur les astringens [V. TISSOT, *Sur les moyens de perfectionner les études en Médecine*, Lausanne 1785.]

N. 11. (pag. 44.) On voit, en effet, de ces jeunes gens qui, pour être restés quelques mois dans un hôpital, à la suite d'une armée, ou après avoir obtenu tout récemment un Diplôme, prétendent se mettre au niveau des praticiens du premier ordre, et se font remarquer par un bavardage plein de jactance, qui choque toute personne un peu raisonnable; quoique souvent il fasse fortune dans le public dupe et tyran tour-à-tour. C'est à ces jeunes présomptueux que s'appliquent les avis correctionnels, que la raison et la philosophie ont dicté à MONTAIGNE, dans le passage suivant :

» Ils vous assomment, dit cet estimable Penseur, de l'autorité de
» leur expérience; ils ont oui, ils ont vu, ils ont fait; vous êtes ac-
» cablés d'exemples. Je leur dirai volontiers que le fruit de l'expérience
» d'un Chirurgien, n'est pas l'histoire de ses pratiques et le souvenir
» qu'il a guéri quatre empestés et trois goutteux, s'il ne sait de cet

» usage tirer de quoi former son jugement, et ne nous sait faire sentir
» qu'il ne soit devenu plus sage à l'usage de son art. [liv. 3. chap.
» 8. *De l'art de conférer.*]

Ces réflexions très-justes et très-sensées, rappellent les maximes éternelles que le père de la Médecine a renfermées dans ce peu de mots du premier de ses aphorismes. *Ars longa*, *vita brevis*, *occasio præceps*, *judicium difficile*, *etc.*; maximes que les maîtres ne sauraient trop s'attacher à inculquer à leurs jeunes Disciples, lors même que ce dut être sans effet, et que beaucoup de vieux Médecins feraient encore très-bien de méditer.

N. 12. (pag. 50.) Tous les siècles ont rendu justice à HIPPOCRATE sur cet article. Plusieurs de ses ouvrages, en particulier la formule du *jusjurandum* dont il est ici question, et les livres *de Medico*, *de Elegantiâ*, *de Præcept.* etc., se présentent, d'ailleurs, à nos yeux, comme formant un code de cette morale pratique dont il n'a cessé de donner l'exemple. J'ai déjà remarqué que les qualités morales et les devoirs du Médecin, devaient trouver place parmi les objets d'instruction dont se compose l'enseignement d'une *Clinique* bien organisée. Mais écoutons HIPPOCRATE lui-même, parlant par la bouche de l'éloquent auteur du voyage d'ANACHARSIS; un pareil interprête ne peut que nous faire sentir plus vivement encore, tout le prix de ses maximes.

» Sans les vertus de son état, un Médecin n'en remplira jamais les
» devoirs. Qu'elles sont ces vertus? Je n'en excepte presqu'aucune,
» puisque son ministère à cela d'honorable, qu'il exige presque toutes les
» qualités de l'esprit et du cœur. Et, en effet, si l'on n'était assuré
» de sa discrétion, quel chef de famille ne craindrait pas, en l'appellant,
» d'introduire un espion ou un intrigant dans sa maison, ou un corrupteur
» auprès de sa femme ou de ses filles? Comment compter sur son
» humanité, s'il n'aborde ses malades qu'avec une gaieté revoltante,

» ou qu'avec une humeur brusque et chagrine. . . . . Sur sa prudence,
» s'il est toujours occupé de sa parure. . . . . . Sur ses lumières, si,
» outre cette justice que l'honnête homme observe à l'égard de tout le
» monde, il ne possède pas celle que le sage exerce sur lui-même,
» et qui lui apprend qu'au milieu du plus grand savoir, se trouve encore
» plus de disette que d'abondance; sur ses intentions, s'il est dominé
» par un fol orgueil, et par une basse envie qui ne fut jamais le par-
» tage de l'homme supérieur; si, sacrifiant toutes les considérations à sa
» fortune, il ne se dévoue qu'au service des riches; . . . . .

» Ces vices et ces défauts caractérisent sur-tout ces hommes igno-
» rans et présomptueux dont la Grèce est remplie, et qui dégradent
» le plus noble des arts, en trafiquant de la vie et de la mort des
» hommes; imposteurs d'autant plus dangereux, que les lois ne sauraient
» les atteindre, et que l'ignominie ne peut les humilier.

» Quel est donc le Médecin qui honore sa profession? Celui qui a
» mérité l'estime publique, par un savoir profond, une longue expérience,
» une exacte probité, et une vie sans reproche; celui aux yeux duquel
» tous les malheureux sont égaux, qui accourt avec empressement à
» leur voix, leur parle avec douceur, les écoute avec attention, sup-
» porte leurs impatiences; . . . . . qui se fait un devoir d'appeller
» au besoin quelques-uns de ses confrères, pour s'éclairer de leurs
» conseils. . . . . Celui enfin qui, après avoir lutté de toutes ses forces
» contre la maladie, est heureux et modeste dans le succès » . . .

» Tel est le médecin philosophe qu'HIPPOCRATE comparait à un
» Dieu, sans s'apercevoir qu'il le retraçait en lui-même. » [*Voyage* d'ANACHARSIS, *tom. VI. pag.* 279. *et sequent.*] GALIEN, qui n'a fait que commenter là dessus son maître, observe également, que tout habile médecin est nécessairement philosophe, et par conséquent vertueux; que toutes les vertus étant liées, l'une avec l'autre, comme dans une même

chaîne, celui qui en possède une, les possède toutes. Parmi ces vertus il distingue le mépris des richesses, et prétend que sans cette vertu, un Médecin ne saurait atteindre à la fin de son art. Vous n'avez point à craindre, dit-il, que celui qui joint la modestie au mépris de la fortune, fasse rien de honteux ou de blamable. Un tel homme dédaignera la puissance d'ARTAXERCÈS et celle de PERDICAS. [*Si quis optimus medicus est, eumdem esse philosophum, Vid.* tom. I. p. 17.] Dans quelques autres endroits de ses œuvres, GALIEN tance vivement les Médecins intrigans qui, de son tems, à Rome, allaient tous les matins, dans le dessein de capter la confiance des riches, faire bassement anti-chambre, en attendant le lever du maître, pour le saluer, et se rendaient le soir, pour jouer le rôle de parasytes, à son souper, *manè salutando, vesperè cœnando, etc.* Mais il doit être encore plus question ici, des qualités et des devoirs des Médecins, que du tort que quelques-uns font à leur art, en s'avilissant eux-mêmes. Quoiqu'on puisse dire et faire, il y aura toujours, comme il en y a toujours eu, des Médecins indignes de ce nom, et avec qui les Médecins probes et honnêtes se trouveront humiliés d'être obligés de fraterniser.

Outre les ouvrages d'HIPPOCRATE et de GALIEN sur cette matière, on peut lire avec autant de profit que d'intérêt, un ouvrage de M. GREGORY, le père, dont le caractère et l'amabilité, dit M. TISSOT, allaient de pair avec la supériorité de ses talens et l'étendue de ses connaissances [*Essai sur les moyens de perfectionner les études en Méd.*] L'ouvrage de M. GREGORY est intitulé, *Lectures on the duties, and qualifications of a physician.* Lond. 1772. On peut y joindre la lecture d'un autre petit ouvrage qui parut en même-temps, et qui contient de bonnes choses ; celui-ci a pour titre, *Observations on the character and conduct of a physician, etc.* Lond. 1772.

N. 12 *bis.* (pag. 58) C'est un des caractères particuliers de certaines espèces de fièvres, que les exacerbations surviennent pendant la nuit ;

telle est, entr'autres, la quotidienne nocturne. Les événemens ou changemens les plus notables s'observent sur-tout, dans les aiguës humorales, soit bilieuses, soit putrides, pendant la nuit; mais il faut être prévenu que souvent ces exacerbations, peuvent être une suite des vacillations plus ou moins graves, que l'inconduite d'un malade qui n'a pas été surveillé avec soin, aura introduit dans la marche de la maladie. C'est à la facilité de ces changemens sur lesquels peut encore influer la mobilité des humeurs, que se rapporte, suivant PROSPER MARTIAN, cette sentence du livre *de Humoribus* d'HIPPOCRATE, *Instabilia sunt quæ in humidis consistunt, et facilè vel naturâ vel fortûnâ transmutantur.*

La nuit qui précède une grande et vraie crise, est une nuit de trouble et de labeur, *Nox gravis antè crisim. Hipp.* On doit rappeller encore ici, que dans ces fièvres très-dangereuses qu'on sait être caractérisées par la tumeur des hypocondres, par des anxiétés ou agitations extrêmes qui tourmentent jour et nuit les malades, et ne leur permettent de trouver aucune situation qui les soulage, ni de rester à la même place, que dans ces fièvres, dis-je, HIPPOCRATE recommande très-expressément, la surveillance la plus absolue de ces sortes de malades, et l'attention la plus scrupuleuse à ce qu'ils ne s'écartent en rien, de la diète qui leur est prescrite. *Quibus febres graves et implacidæ sunt et hypocondria contendunt, jacentesque ægri sese contineri non possunt, atque extrema frigescunt, absolutissimâ tum custodiâ, tum diligentiâ indigent, eosque ità degere oportet, ut nihil præter oxymel aquosum tangant, sorbitionem autem non dabis* [de rat. vict. texte 47.e]

En outre, les maladies d'automne exacerbent, pour l'ordinaire, aux heures du soir ou à l'entrée de la nuit, et cette circonstance est quelquefois un des signes qui annoncent leur tendance à la malignité. Dans les affections catarrales les accès surviennent également aux heures du soir, ou pendant la nuit.

Il paraît qu'on a cru reconnaître une espèce de correspondance, entre les heures vespertines des redoublemens, et la constitution de l'automne, lorsqu'on a dit, que l'automne est, par rapport aux autres saisons de l'année, ce qu'est le soir à l'égard des autres parties du jour. On doit lire là dessus les fragmens que STOBŒE et ORIBAZE nous ont conservés d'un ouvrage D'ANTHYLLUS, célèbre médecin de l'antiquité, le seul qui ait parfaitement interprété ce dogme des anciens, dans le sens qu'ils y attachaient. Cet ouvrage est intitulé, *De discrimine aëris secundum diei partes.* On peut consulter encore la Dissertation de DAN. WILHEL. TRILLER, *De vespertina morborum exacerbatione.* Parmi la foule d'exemples que cet auteur rapporte d'exacerbations nocturnes, on distingue celui de la fièvre dont mourut ALEXANDRE, et de laquelle ce Monarque se trouvait plus mal aux heures du soir, au rapport d'ARIAN [1], et de PLUTARQUE [2]. On y voit également qu'ARISTIDE, était, tous les soirs, beaucoup plus fortement affecté de son cruel tétanos, dont cet homme éloquent donne lui-même les détails. V. *Sermon. sacr. III. p.* 313. *t. I. opp. edit. nov. oxon. per sam. Iebb.*

J'ajoute, que lorsque dans les maladies aiguës ou les fièvres des autres saisons, dont les paroxismes surviennent dans le courant de la journée, à différentes heures du matin ou vers midi ou peu après, que lors, dis-je, que ces accès viennent ensuite à anticiper, au point de se montrer de très-grand matin ou la veille dans la nuit, ce déplacement des accès est le signe d'un changement dans la constitution de la maladie, et que cette dernière marche rapidement vers sa terminaison; tandis que c'est un signe que la maladie s'achemine, au contraire, lentement vers sa fin, lorsque par des retards successifs, les redoublemens qui se déclaraient le matin ou peu après-midi, surviennent aux heures

---

[1] *De expeditione ALEXANDRI lib. VIII. pag.* 498. *edit. Blancard.*

[2] *PLUTARQUE in vitâ ALEXANDRI.*

du soir. C'est, du reste, au commencement de la maladie, ainsi que le prescrit le père de la Médecine, que de pareilles observations doivent être faites. [*Epidem. lib. V.*]

Le sommeil est en général nuisible, dans le premier stade des violens accès de fièvre. Il faut donc veiller très-attentivement le malade, afin de l'empêcher de dormir, et l'on sait que ce premier temps des accès se présente souvent pendant la nuit. On sait encore que les ascarides, suivant l'observation d'HIPPOCRATE, confirmée par celle d'ANTHILLUS et de quelques autres praticiens, tourmentent les malades vers les heures du soir beaucoup plus qu'aux autres heures du jour.

A l'égard des blessés, JACOTIUS, dans HOLLIER [aphor. 3, sect. III, *de Coac.*], observe, que rien n'est si important pour le pronostic dans les blessures, que de bien distinguer, dans les commencemens, de quelle espèce est la fièvre et quel est son degré d'intensité; et de se bien assurer si elle est ou symptômatique ou essentielle; ce qui exige des observations suivies tant le jour que la nuit. Les bons ouvrages de Chirurgie méritent encore d'être consultés sur cet article. Mais au sujet des fièvres qui peuvent survenir aux blessés, et qui tiennent encore plus aux affections de l'ame ou à la commotion du système, chez ces malades, qu'à la blessure elle-même, ces fièvres exigent d'autant plus l'attention du praticien, qu'elles prennent souvent le type d'intermittente ou de rémittente, et peuvent dégénérer plutôt ou plus tard en pernicieuses ou malignes. On doit lire à ce sujet le mémoire intéressant du Professeur DUMAS, qu'on trouve inséré à la tête du *IV.e volume de la Société Médicale d'Émulation de Paris.*

Au surplus, HIPPOCRATE remarque que dans toutes les suppurations, et sur-tout dans celles qui surviennent aux yeux ou aux environs, les douleurs augmentent le soir et pendant la nuit. [*Épidem. lib.* VII et lib. V.

L'HIPPOCRATE Français, BAILLOU, observe de son côté, que les Empyématiques ou les *Suppurati*, éprouvent leurs paroxismes pendant la nuit, et que les exacerbations des suppurations provenant d'inflammations internes, sont également nocturnes.

FAUTES A CORRIGER.

PAGE 12, ligne 23 : qu'elle fournit; *lisez* : qu'elle lui fournit.

Page 19, ligne 25 : que les faits y soit; *lisez* : que les faits y soïent.

Page 25, ligne 6 : a créés; *lisez* : a créées.

Page 51; ligne 4 : ses facultés à l'observateur; *lisez* : ses facultés à l'observation.

Page 59, ligne 18 : et pour lesquels; *lisez* : et pour lesquelles.

Page 60, ligne 19 : des barbares Affricains; *lisez* : de barbares Africains.

Page 64, ligne 9 : dans cet estime; *lisez* : dans cette estime.

NOTES.

Page 71, ligne 11 : étroitement lié; *lisez* : étroitement liée.

Page 72, ligne 11 : (qu'on me passe le terme) et confuse; *lisez* : (qu'on me passe le terme) foible et confuse.

P. 74, ligne 11; que dans les idées; *lisez*; qu'à l'égard des idées.

EXPOSÉ
DES TRAVAUX
DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE
DE MONTPELLIER
Pendant l'An dix.

RENDRE un compte solemnel des travaux et des succès de cette École, dans l'an qui vient de s'écouler, au moment où doivent se renouveller les mêmes travaux, est un avertissement pour les Maîtres et les Élèves que l'œil du public est sans cesse ouvert sur eux, et qu'on est en droit d'attendre que les efforts des uns et des autres ne se ralentiront jamais pour aggrandir le champ de la science, unique objet des vœux d'un Gouvernement qui semble vouloir maintenir par les lumières universellement repandues, cette liberté peniblement acquise par la force des armes; autant il s'est montré supérieur aux nations liguées contre lui par un courage dont les annales du monde ne présentent pas de modèle, autant il veut les surpasser toutes dans les sciences et les arts; ainsi il reparera les dommages soufferts, il consolera des malheurs inévitables d'une grande révolution; et relevera la dignité de l'homme qui ne peut vraiment



s'énorgueillir de sa prééminence que par une culture soignée de sa raison. Les chefs de ce gouvernement n'ignorent pas que l'état du pâtre qui conduit des troupeaux est abject, qu'il y a pas d'honneur à gouverner des enfants, et que c'est plutôt une disgrace qu'un honneur de commander à des esclaves que l'ignorance abrutit.

Quoi donc faudrait-il se feliciter des grands hasards que nous avons courus, quand le Peuple Français s'est vu près d'un entier renversement et d'une ruine complète, puisque ce moment même est devenu l'époque la plus glorieuse de l'humanité, et que le souvenir de tant d'efforts suivis d'un succès inespéré, ne sera pas perdu pour les races futures? N'en deplaise aux éternels détracteurs de l'espèce humaine, les crises dont elle éprouve les atteintes n'augmentent peut-être pas le bonheur individuel, mais elles réhaussent la grandeur générale, et jamais vit-on les agitations d'un grand peuple qui ne fussent suivies d'un changement glorieux? Sans doute il n'obtient point ce qu'il s'étoit promis dans les premiers momens de la fermentation politique : bonheur, fortune, grandeur, liberté, égalité furent les cris qui les réunirent, mais ces abstractions illusoires perdent bientôt leur credit, ou du moins acquièrent un sens raisonnable, et le calme succède à l'orage au moment même où le vaisseau s'embloit devoir être englouti.

Telle fut de tout temps la destinée des grands peuples; ce n'est que par secousses qu'ils ont atteint le terme le plus

brillant ; et quand ils s'éclipsent, qu'ils dégénèrent, qu'ils tombent ; c'est parceque d'autres peuples, sortis pour ainsi dire du néant, s'élèvent sur les ruines de leur prédecesseurs. Il seroit aisé, curieux peut-être, de rappeler les époques majeures où des commotions vives impétueuses ont manifesté la puissance humaine ; combien de fois ne verriez-vous pas un peuple qui semblait porter jusqu'aux nues sa tête altière, devenir la proie d'une nuée de barbares qui détruisaient en un clin d'œil ce qui semblait devoir braver le temps, ce tyran qui devore tout. Mais bientôt ces barbares eux mêmes montrent à l'œil étonné un nouveau peuple, qui rivalise de puissance et de gloire avec celui qu'il a détruit. Ainsi les générations succèdent aux générations, et toujours sous quelque rapport, l'espèce humaine va s'aggrandissant. Malheur à l'ame étroite et comprimée qui regretterait les tems historiques, fabuleux même, quand elle a devant elle des modèles à imiter, et que la voix du sentiment lui crie : le tems n'est pas ta mesure, l'espace ne peut te borner.

Ces reflexions pourraient-elles être déplacées dans la circonstance présente, où se trouvent rassemblés une foule de jeunes gens parmi lesquels peut-être s'en trouve t-il qui plus par convenance que par enthousiasme accourent dans ce temple pour chercher ce qu'on nomme un état ; qui après avoir légérement balancé les avantages reciproques des diverses professions ont dit dans leur cœur : embrassons celle de Médecin qui nous ouvre la voie des honneurs et de la fortune. Hélas ! s'ils entraient dans la car-

rière qui s'ouvre devant eux avec de si froides dispositions ou si nous ne leur inspirions d'autres sentimens , serions nous digne du poste honorable qui nous est confié, seraient-ils dignes de partager la sollicitude du gouvernement ?

S'ils étaient dépourvus de sens, ils ne l'étaient pas de prudence, ces Prêtres de l'antiquité, ces fourbes, ces imposteurs, qui cherchant à s'assurer de la ferveur de leurs Néophytes, avant de les initier à leurs mystères, les assujettissaient à des épreuves rudes et probatoires ; ils s'assuraient ainsi de la ferme résolution de ceux qui prétendaient se dévouer au culte de leur divinité : ceux qui ne montraient pas une constance inébranlable , ceux qui n'avaient que de ces velléités qu'on peut qualifier d'indifférence , étaient bientôt rejetés : aussi ne voyait-on jamais que des enthousiastes frénétiques dont le dévouement les poussait à des actes plus qu'humains ; les tièdes et les indifférens étaient rejetés ; ils eussent bientôt porté atteinte à la fausse majesté d'un culte qui était autant politique que réligieux.

Le tems n'est plus où de pareilles institutions peuvent être pratiquées ; grace , malheur peut-être , à l'extension des lumières ; les pratiques secretes n'ont pu rester ignorées, tous les mystères ténebreux se sont évanouis devant le jour qu'a répandu l'Imprimerie ; il n'est plus le temps des vrais enthousiastes , le regne des fourbes , des sectaires est passé ; et la seule raison est en droit de conduire les hommes. Eh bien ! que dit-elle cette raison , lorsqu'on l'interroge

avec calme et de bonne foi ? ne l'entendez-vous pas qui vous crie que ce n'est que par une application toujours soutenue, par un dévouement absolu, par un zèle illimité qu'on peut espérer de sonder les immenses et vastes contrées que l'étude de l'homme présente à l'œil étonné ? Mais encore peut-être n'est-ce point assez, et à ces dispositions il faut en joindre d'autres sans lesquelles les premières ne seraient rien. Eh pourquoi n'exigerions-nous pas de nos prosélytes des talens naturels et des connaissances acquises qui nous garantiraient les succès auxquels nous devons nous attendre ? Si dans tous les états, si dans les arts les plus communs, il est nécessaire de s'assujettir à certaines épreuves pour manifester quelque degré de capacité, que sera-ce de la profession de Médecin, sans contredit, celle qui intéresse plus particulièrement les hommes, et qui, j'ose le dire, sans compter cet intérêt le plus grand de tous, puisqu'il n'est pas question de moins que de la santé et de la vie de chacun, est la plus difficile à exercer? Et c'est un point sur lequel j'insiste; mon intention étant d'accoutumer le public à n'être pas toujours dupe des traits satyriques lancés contre nous; la plupart des hommes, par un manque de justesse dans le raisonnement, imputent à la Médecine des erreurs ou plutôt des travers qu'on ne doit en aucune façon lui imputer, mais bien au caractère particulier de quelques-uns de ceux qui la cultivent. Je veux de plus bien persuader à ceux qui se destinent à la carrière médicale, qu'il n'est point de professions qui exigent plus d'étude et de travail.

Quelque intérêt que nous ayons à nous connaître nous

même, je ne sais si nous ne connaissons pas mieux tout ce qui n'est pas nous. Ainsi s'exprime Buffon dès les premières lignes de son Traité sur l'Homme. La plus utile et la moins avancée de toutes les connaissances humaines me paraît être celle de l'homme ; tel est le début du beau discours de Jean-Jacques Rousseau, discours qui a servi de texte à cette foule d'ouvrages philosophiques qui rendront son nom immortel. J'accumulerais aisément des témoignages pareils relativement au peu de lumières que nous avons acquises sur la nature humaine, malgré les efforts redoublés de tous les philosophes tant anciens que modernes; mais cette plainte générale, universelle qui a fourni tant de si beaux sujets de déclamation, à qui appartient-il plus proprement de la faire qu'au Médecin, occupé exclusivement d'approfondir l'homme, et qui ne fait pas un pas dans cette recherche sans être humilié de l'insuffisance de ses moyens, comparés à la grandeur de l'entreprise ? N'est-ce pas lui, le Médecin, qui prend l'homme, je ne dis pas au berceau, mais dans l'embrion, il cherche à le développer quand il n'existe pas encore, et le poursuivant sans cesse dans tous les tems de son existence à travers toutes les périodes de la vie, l'observe encore, quand il n'existe déjà plus. Si dans l'étude de l'homme tout est phénoméne, si tout est merveille aux yeux du philosophe, du moraliste, eux qui ne l'observent que sous certains rapports, et pour ainsi dire en gros ; que sera-ce du Médecin qui par état et par une indispensable obligation, ne laisse échapper aucun détail, et qui confondu, par la foule de merveilles

qui s'offrent à lui, ne sait trouver ni la longueur des rayons, ni l'étendue du cercle dont le centre est par tout, et la circonférence nulle part ? j'emprunte le langage de PLATON, quand il a voulu peindre la cause éternelle du monde, et ce langage m'a paru ne pas disconvenir en voulant parler de l'homme, que le même PLATON appelle *microcosme* ou petit monde. Je ne veux point trop abuser des momens précieux de la portion éclairée de cet auditoire, pour qui ce que je dis sont des vérités triviales; mais je n'en aurais jamais assez dit pour rechauffer le zèle des Élèves qui se destinant à l'étude de la Médecine, avant d'entrer dans la carrière, doivent être prévenus des obstacles qu'ils rencontreront à chaque pas.

JEUNES ÉLÈVES, c'est à nous de vous tendre une main sécourable dans le cours de vos études, dont vous voyez que je ne vous dissimule pas les difficultés. Eh ! pourquoi semerais-je de fleurs les avenues de la science, quand je sais que vous ne rencontrerez que des ronces et des épines ? Mais aidez-nous seulement par votre perseverante application dans les efforts que nous ferons pour vous applanir la route qui s'ouvre devant vous, et soyez surs des succès qui vous attendent. Je ne dois point passer sous silence un second motif d'encouragement digne de la candeur de votre âge; c'est qu'après avoir mis tous nos soins à vous instruire; c'est qu'après avoir surmonté tous les dégoûts qu'entraîne la tâche pénible de l'enseignement, notre plus douce consolation, la récompense dont nous sommes le plus jaloux,

c'est de voir fructifier nos travaux; et qu'arrivés au terme de la carrière, vous partiez dignes de la confiance que vous accorderont vos concitoyens.

Mais, Citoyens Auditeurs, l'intérêt de nos élèves ne m'entraîne-t-il pas au-delà de mon but, et ne me fait-il pas oublier la tâche qui m'est imposée? Je viens donc à l'objet qui doit m'occuper, vous prévenant que je n'ai pas l'ambition de passer en revue tout ce que chacun des Professeurs a fait de grand ou d'utile dans la partie de l'enseignement qui lui est confiée. Non, je ne viens point dérouler, pour ainsi dire, avec méthode le fil des idées qui les conduisent dans leur plan de doctrine : certes, je n'aurai pas tant d'audace, et cette entreprise serait bien au-delà de mes forces. Peut-être suffirait-il d'annoncer qu'il n'est aucune branche de la science qui languisse; que, dans tous les tems de l'année, à peine les élèves trouvent-ils des momens pour rédiger en ordre les connaissances qui, chaque jour, viennent grossir leurs acquêts, et ce n'est pas sans quelque peine que nous réussissons à les diriger dans la marche qu'ils doivent suivre. Au reste, c'est un aveu que nous devons faire avec orgueil : si jusqu'ici nous avons montré du zèle à instruire, nous avons toujours trouvé des esprits enflammés du desir d'apprendre; la semence a été prodiguée sans mesure, mais elle est tombée sur des terres avides de la recevoir, la moisson pourrait-elle n'être pas abondante?

Cependant il faut bien dire que le professeur DUMAS est en actuelle diligence pour donner au public la suite de ses Élémens de Physiologie; et que si les journaux, si les ouvrages des Médecins fameux, si l'Europe savante ont retenti des justes éloges donnés à ce qui a été déja publié, l'École doit s'attendre que la suite ne déparera pas ce qui était fait.

Le temps est venu où il faut que les hommes se ravisent sur les reproches que leur avait fait BACON ; oui, il faut qu'on ne dise plus : les sciences paraissent se mouvoir, et même d'un mouvement rapide; mais nous avons tort d'en conclure qu'elles font de grands progrès, puisque réellement elles ne font que tourner et circuler, revenant sans cesse aux mêmes points, sans jamais s'éloigner du centre ou s'étendre au-delà des limites étroites dans lesquelles on les a renfermées. Mais comment aurait-on pu espérer aucun progrès dans les sciences, tant que les hommes s'accordaient à admirer et à multiplier les raisonnemens théoriques, ou qui ne sont pas fondés sur les faits; et à négliger les connaissances exactes qu'on aurait dû leur substituer : voilà les reproches que DUMAS a su éviter, voilà le précepte qu'il s'est fait un devoir de suivre.

S'il falloit ajouter des titres de gloire au lustre que l'École de Montpellier n'a jamais cessé de répandre, peut-être ferais-je observer qu'il en est sorti, dans un court espace de temps, deux ouvrages élémentaires sur deux parties de la science naturelle, dont on ne conteste plus la grande utilité,

et l'on n'ignore pas combien la nature est avare de ces têtes analytiques capables d'enfanter de pareils ouvrages. Vous comprenez bien que je parle des Élémens de Chimie de CHAPTAL; de cet ouvrage Européen par l'avidité avec laquelle les nations se le sont approprié; de cet ouvrage qui suffirait seul à l'ambition d'un savant du premier ordre, parce qu'un pareil titre est un brevet d'immortalité. Peut-être CHAPTAL Ministre ne sera-t-il pas exempt du sort qui poursuit les hommes célèbres; une grande réputation méritée ne va pas sans de grands envieux; et pourquoi, dans sa fortune, ne serait-il pas assimilé à l'HOPITAL et à SULLY comme il l'est par le cœur et les talens? Mais toujours son ouvrage déposera en faveur de son génie, et les pierres même de cet édifice (1) qui a si souvent retenti de son éloquence, le vengeront de l'injustice de son siècle, et le feront aimer de nos plus reculés neveux.

Je reviens au mérite des ouvrages élémentaires, dont on me pardonnera de m'être un peu écarté. Je ne conteste point le mérite des auteurs sans nombre qui ont hâté les progrès de la science botanique; en effet, comment pourrait-on se défendre d'un sentiment d'admiration en parcourant cette foule d'ouvrages où l'art dispute à la nature les moyens de tracer aux yeux l'innombrable quantité de plantes dont la surface de la terre est couverte; et cependant le juste sen-

---

(1) Voyez le Procès-verbal de la séance du 7 Ventôse an X, imprimé à la suite du présent.

timent d'admiration qu'ils inspirent empêche-t-il qu'on ne soit forcé d'avouer qu'il n'en est aucun qui l'emporte en mérite sur le *Philosophia Botanica.* Je vois ce précieux livre, comme une statue qui a déjà le caractère antique, toujours célébrée, de plus en plus admirée, et dont le piédestal s'exhausse incessamment à chaque nouvelle acquisition que fait la science la plus riche, la plus aimable de toutes les parties de l'histoire naturelle.

Telle sera, n'en doutons point, la destinée des nouveaux Élémens de Chimie, dont la réputation va sans cesse croissant, malgré les changemens considérables que cette science éprouve chaque jour, parce que le génie de l'auteur les avait prévus ces changemens, comme il avait prévu et annoncé dès long-temps combien il serait peu philosophique de vouloir faire jouer à la chimie un rôle exclusif ou même trop important dans l'explication des phœnomènes de l'économie vivante; rare exemple de modération dans un philosophe naturellement prévenu en faveur de la science qui a fait ses délices; exemple de sagesse que n'ont pas donné même les PLATON et les ARISTOTE : le premier ne sût point dégager la Philosophie de la Théologie; le second la confondit avec la Logique.

Quant aux élémens de Physiologie, c'était bien une justice qu'ils fussent rédigés avec une étendue et des éclaircissemens suffisans par un Professeur de cette École, puisque c'est vraiment de cette École que sont sortis les premiers traits

de lumière qui ont changé la face de cette science, et qui, non plus le roman de l'homme, comme on l'appelait jadis, est venue prendre sa place parmi les sciences naturelles, j'ai presque dit exactes; et, pour vous en convaincre, lisez l'article *Sensibilité* dans la première Encyclopedie; lisez la thèse de *Corpore cribroso*, monument de génie de l'orateur que vous venez d'entendre; lisez les *Nouveaux Élémens de la Science de l'Homme*; lisez le *Tissu Muqueux*; l'*Analyse Médicinale du Sang*; lisez les deux fameux *Mémoires sur la Nutrition*, qu'une illustre Académie n'a pas su apprécier; lisez la *Nouvelle Mécanique des Mouvemens de l'Homme et des Animaux*, et tant d'autres, car je me lasse de citer, et vous verrez s'il faut aller chercher les restaurateurs de la science physiologique à Édimbourg, Londres, Pétersbourg, Berlin, Vienne, Gottingue, Padoue, Milan, etc.

Mais, dira-t-on, d'où vient cette différence entre la Physiologie actuelle et celle du temps passé? C'est que maintenant l'esprit travaille sur la matière; il contemple la nature des choses; il avance lentement, il est vrai; mais ses progrès sont sûrs, parce qu'il est appuyé de l'expérience; tandis qu'alors il n'en étoit pas de même; chacun prenant pour des réalités les rèves de son imagination, les systêmes se succédaient sans fin, sans cesse et sans aucun profit pour la science, l'esprit travaillait sur lui-même, et semblable à l'araignée, il produisait comme elle des ouvrages merveilleux, à la vérité, par la finesse du tissu; mais qui restaient sans usage faute de consistance et de solidité. Nous n'ignorons

pas que la nouvelle méthode, outre qu'elle est moins faite pour briller, entraîne à des travaux immenses; n'importe, le désir d'être riches avant la saison, ne peut appartenir qu'à des enfans; nous le condamnons et rejetons absolument, le comparant à la pomme d'or qui arrêterait notre course.

Que n'aurais-je pas à dire de la Chimie, de cette science qui a si bien prospéré entre les mains de CHAPTAL, et qui ne peut manquer de prendre de nouveaux accroissemens par le zèle et l'activité de celui qui le remplace ? Le Professeur VIRENQUE se fait un devoir de suivre la marche qu'il a trouvé tracée, et qui a de si heureux succès pour l'enseignement; chaque année il expose les Élémens chimiques avec le plus grand détail et la plus grande clarté; il s'est principalement occupé, en l'an X, de l'analyse du règne végétal, et comme il ne connaît pas l'art de cacher ses découvertes, les élèves s'en emparent, et manquent peu de les consigner dans les dissertations qui nous sont présentées. Je ne crois pourtant pas hors de propos d'annoncer ici qu'il a trouvé l'*albumine* dans les semences du *ricin*, et le *gluten* dans le fruit du *jujubier*. Jaloux d'introduire la plus grande exactitude dans le langage chimique, il s'est interdit les expressions ordinaires de principes ou matériaux immédiats de la végétation, pour y substituer ceux de produits végétaux: en effet, le corps muqueux, l'huile, le sucre, la fécule, etc., pourraient-ils être regardés comme principes, et ne sont-ils pas, au contraire, des produits, et des produits très-composés? Cette observation pourrait-elle être traitée d'in-

différente, et la regarderait-on comme trop subtile, quand on sait combien la précision du langage importe dans les sciences; et que les mots sont le premier échelon par où l'on arrive à la vérité ou à l'erreur.

Mais, outre ses devoirs de l'École, notre Collègue ne perd jamais de vue l'engagement qu'il a contracté envers le public de refaire l'analyse des Eaux minérales connues, et de faire celle des Eaux dont on ignore la nature, et qu'on peut nommer nouvelles : déjà, dans le rapport pour l'an IX, l'analyse des Eaux de Balaruc fut annoncée; Voici quelles sont nos richesses pour l'an X. Le travail est terminé sur les Eaux d'Andabre, d'Yeuset, de Cransac, de Miers, de Wals, de Sylvanès, Bonnes, Bagnères de Luchon, Barèges et Cautèrets. Et quoique toutes ces Eaux eussent été analysées par les Bordeu, les Leroy, Raulin, Venel et autres, notre Chimiste ne s'est point livré à un travail pénible, par la seule ambition de corriger ce que ces hommes fameux avaient fait; mais ce qu'il avait prévu s'est réalisé : c'est que, grace au perfectionnement des instrumens et des appareils de la chimie pneumatique, les produits connus ont été saisis avec plus d'exactitude, et des produits nouveaux, qui avaient échappé, ont été retenus. J'ai dit qu'on pouvait regarder tout ce grand ouvrage comme fini, puisqu'il ne reste à l'auteur qu'à fixer les plus petites parcelles des résultats, soit dans leur poids, soit dans leur nature, et qu'il ne lui manque, pour cela, que des balances d'essai, et des creusets de platine.

Encore un mot relatif au chimiste : il n'est déjà presque plus besoin d'informer le public de ce que c'est que la Cacahuete (*arachis hypogea*), cette plante succédanée de l'olivier : à peine a-t-on pu croire au rapport des députés en Espagne sur la quantité et la qualité de l'huile qu'on pouvait extraire de ses graines ; eh bien, que les incrédules soient convaincus, que les prudens soient persuadés : l'épreuve a été faite dans le laboratoire de l'École, sous les yeux et par les mains même du scrupuleux VIRENQUE ; voici quels ont été les résultats : mille soixante-neuf grammes (*deux livres environ*) de graine d'*arachis* mis en pulpe sous une chétive presse mobile, à froid et sans eau, ont donné quatre cent soixante-sept grammes (*un peu moins d'une livre*) d'une huile blanche, limpide, sans goût et sans odeur, délicieuse à manger à froid et à chaud, et la première des huiles à brûler, puisqu'elle donne une flamme brillante, claire, sans odeur et sans pétillement. Elle avait été accusée d'avoir une saveur terreuse et sauvage, et par-là, d'être impropre à rivaliser avec celle de nos tables. En effet, tel est le goût de la pâte, tel est même le goût de l'huile au sortir du pressoir, lorsqu'elle est encore trouble et impure. Mais, par le repos, bientôt elle se dépouille du mucilage, de la fécule, et autres substances hétérogènes, et abandonne avec elles cette saveur, ce goût qu'on ne retrouve plus que dans le dépôt. Je me plais à célébrer les bonnes qualités de cette huile, parce que je suis informé que quelques citoyens ont déjà tenté en grand la culture de l'*arachis* dans les départemens de l'Hérault et de Vaucluse, et que je voudrois leur

donner des imitateurs. Je regrette de n'avoir pas pu obtenir les instructions suffisantes pour annoncer les résultats précis de la culture de cette année, parce qu'à peine sommes-nous au moment de la récolte; mais je puis bien assurer qu'elle a parfaitement réussi. Les épreuves de VIRENQUE ne sont-elles pas un motif de l'étendre chez nous, comme elle l'est à Valencia? L'Espagne a déjà donné des marques de sa reconnaissance au chanoine TAVARÈS, dont le nom, dans un siècle de lumières, ne doit point être condamné à l'oubli, comme l'a été celui de quelques autres inventeurs utiles qu'on cherche vainement sur les registres des bienfaiteurs de l'humanité; registres bien courts, si on les compare à la liste des grands coupables, ou de ces héros qui ont désolé la terre.

Rendons grâce au Nestor de la Botanique de la passion qu'il a conservée pour une science qui exige tant de labeur et tant d'activité; il lui devait sans doute de la reconnaissance pour la gloire qu'il y a trouvée, mais il ne survivra pas à cette gloire, et toujours il formera de grands botanistes qui, dans les plages les plus lointaines, associeront au nom de leur maître le souvenir de ses talens et de ses vertus. La pratique de la Médecine a fourni au Professeur GOUAN une observation qui ne doit pas être perdue pour l'Art. Déjà DUFRENOY, Docteur de notre ancienne Université, avait consigné dans un recueil d'observations, les avantages de l'extrait du *Rhus radicans* contre la paralysie; il informa son ancien maître GOUAN de ses succès, et lui

envoya de l'extrait qu'il avait employé. Bientôt le citoyen GOUAN eut occasion d'en faire l'épreuve; et une hémiphlégie rébelle aux traitemens les plus méthodiques fut guérie dans l'espace d'un mois. Ce Professeur observe qu'il porta les premières doses de ce remède à quinze grains, qu'il répétait deux fois par jour, quoique le sujet fut une femme de vingt-un ans.

Le Professeur de Matière médicale, le citoyen BERTHE, n'a pas borné ses travaux à la partie qu'il enseigne avec tant de succès : il a présenté à l'École un ouvrage qui a pour objet de rendre compte des travaux de la Commission envoyée en Espagne par le Gouvernement Français, et de publier les observations recueillies par elle relativement à la maladie qui a ravagé une grande Province de ce Royaume ; de faire connaître le caractère essentiel et distinctif de cette maladie, et d'indiquer la méthode curative la mieux appropriée. Je ne le suivrai point dans les détails des faits curieux qu'un long et pénible voyage l'a mis à portée de recueillir, et qui forment la première partie de son travail ; non plus que dans ce qu'il dit sur l'Étiologie et la Thérapeutique de la maladie qui avait la plus grande analogie avec la Fièvre jaune d'Amérique. Je me contenterai, pour faire sentir l'importance de son travail, de rapporter les réflexions qui terminent sa troisième partie uniquement consacrée à des vues politiques et prophilactiques : » l'exemple de ce qui est » arrivé dans l'Amérique Septentrionale, ou la Fièvre jaune, » après avoir été introduite par contagion, semble s'être tout-

» à-fait naturalisée, doit sans doute tenir l'Europe ravisée. Dans » le Midi, nous nous trouvons d'autant plus prédisposés à la » recevoir, que l'élément bilieux est plus fortement et plus » généralement établi ; et n'avons-nous pas nos affections » bilieuses estivales et automnales, vulgairement appelées » fièvres malignes, qui ont la plus grande analogie avec la » fièvre jaune, et qui en sont peut-être le premier degré ? »

Si je passe à des parties peut-être plus directement importantes du grand Art de guérir, je vois un Professeur dont la tête a mûri sous une masse de lauriers académiques justement mérités ; il médite un projet digne de la hauteur de ses talens ; celui de suppléer à l'insuffisance des livres de Pathologie et de Nosologie, dont pourtant nous sommes inondés ; et je desire que bientôt une bouche plus éloquente que la mienne proclame cet ouvrage universellement attendu.

Pourrais-je terminer ce que j'avais à dire sur les travaux particuliers des Professeurs de l'École, sans vous parler d'un ouvrage que je cite comme un chef-d'œuvre de pratique ; d'un ouvrage qui va changer, pour ainsi dire, toute la Thérapeutique ; et quand je dis changer, entendez que ce sera la ramener aux principes primitifs de la vraie doctrine d'HIPPOCRATE. L'auteur du beau discours : *De Principio vitali Hominis*, de la *Nova Doctrina*, des *Nouveaux Élémens de la Science de l'Homme*, de la *Nouvelle Mécanique des mouvemens de l'Homme et des Animaux*. Celui qui a tant de droits à la reconnaissance publique par la révolution heureuse qu'il a

faire dans toutes les branches de la Médecine, en introduisant dans cette immense partie de l'Histoire Naturelle la vraie et la seule méthode de philosopher; enfin le panégyriste d'HIPPOCRATE vient de donner la preuve que c'est dans une étude constante et dans une pratique soutenue de la Médecine, qu'il a puisé cette hauteur de pensées, et cette rectitude de jugement, qui le placent au premier rang, je ne dis pas des Médecins, mais des Philosophes du siècle. N'attendez pas que je vous donne ici une analyse détaillée du *Traité des Maladies goutteuses*; on n'extrait point les livres classiques, et celui-ci doit devenir le bréviaire des Médecins consommés. Nous sommes encombrés de livres sur la goutte; mais pour cela nous ne la connaissions pas mieux, et peut-être pouvons-nous dire que l'opinion d'être riches, est une grande cause de la pauvreté. La grande quantité de livres paraît donc une superfluité; cependant on ne peut y remédier qu'à la façon de BARTHEZ, en en donnant de meilleurs, qui, semblables en cela au serpent de MOYSE, dévorent ceux des enchanteurs. Enfin c'est bien dans la lecture du livre que je loue, qu'on peut se convaincre de la justesse et de la vérité de ce beau principe de BUFFON : que l'amour de l'étude de la Nature suppose dans l'esprit deux qualités opposées; les grandes vues d'un génie ardent qui embrasse tout d'un coup-d'œil; et les petites attentions d'un instinct laborieux qui ne s'attache qu'à un seul point.

Que n'aurai-je pas à dire, si du vestibule je passais dans le sanctuaire du Temple, et si je vous conduisais dans ces

atteliers de bienfaisance, où de tout temps les soins de toute sorte semblaient être prodigués à l'humanité souffrante ; mais où manquait pourtant une plus heureuse dispensation des secours de notre art. Là, vous verriez nos Professeurs des deux Cliniques sans cesse occupés à arracher des victimes à la mort, vous les entendriez énoncer le précepte, et le leur verriez mettre en pratique. Vous verriez les maladies soigneusement observées, méthodiquement traitées, et pour jamais bannie cette pratique routinière qui avait tant fait d'ennemis à la science médicale ; pourquoi ne dirai-je pas que vous verriez aussi les Élèves nombreux qui, pour l'amour de leur art, autant que pour imiter l'exemple que leur donnent les respectables Sœurs de la Charité, remplissent avec un zèle vraiment religieux les fonctions augustes qui leur sont confiées. Je succomberais sous mon entreprise, si je cherchais à recenser les découvertes utiles, les nouveaux procédés opératoires qui, grâce au génie de nos Professeurs, viennent grossir le trésor de nos observations ; mais tout est consigné dans les registres des deux Cliniques ; un jour ces matériaux seront mis en œuvre pour le bien de l'humanité et pour l'honneur de notre École. Au reste, pourrait-on s'étonner de la savante, de la parfaite organisation de nos Cliniques ; c'est en grande partie l'ouvrage de l'orateur que vous venez d'admirer.

Félicitons-nous de l'accroissement qu'a reçu l'instruction médicale depuis que l'Hôpital militaire vénérien a été confié aux soins des Professeurs de l'École. Dès ce temps, un cours

pratique de maladies vénériennes est sans cesse en activité; et s'il était encore quelque incrédule qui doutât de l'habileté avec laquelle ces maladies sont traitées dans Montpellier, et qui fit honneur de nos succès à la seule douceur du climat, qu'il vienne compulser les registres de cet Hospice, et il se convaincra que les POUTINGON, les MEJAN, et les SÉNEAUX triomphent de ce fléau redoutable pendant le rigoureux hiver, comme dans l'ardente canicule.

Si je ne consultais que les intérêts de mes honorables Collègues, peut-être pourrais-je me dispenser de parler de nos relations avec le Gouvernement sous le rapport de la Santé publique : des cœurs généreux sont assez récompensés par le sentiment intime du bien qu'ils ont fait, sur-tout lorsqu'ils savent qu'ils pouvaient seuls être appelés à le faire. Mais à cette portion de notre gloire, se joint celle d'un Magistrat dont nous devons publier les vertus avec d'autant plus de soin qu'il se plaît plus à les cacher; chaque jour ses grands talens se manifestent davantage, parlons de ce qui doit le faire aimer et chérir : une maladie épizootique ravage des Départemens voisins et menace d'envahir le nôtre; le PRÉFET voit déjà tous les maux qui peuvent en résulter pour l'agriculture, il s'adresse à nous pour réclamer des instructions et des ressources, et bientôt l'École cherche à calmer ses inquiétudes par une consultation, dont le double but est d'indiquer les moyens de prévenir le mal, ou de le guérir. Une Commune importante (Bessan) est affligée d'une maladie épidémique meurtrière; le Préfet invite l'École

à rechercher la cause de ce fléau, et veut être instruit surtout si les malheureux habitans, outre le mal de la nature, ne souffrent pas des vices de l'art. Deux Professeurs sont députés; à leur retour ils font connaître la cause vraisemblable de la maladie, et soulagent un peu la peine de ce Magistrat, en lui annonçant que les secours médicinaux abondent.

Citoyens Collègues, voilà vos titres à la reconnaissance publique; il m'est bien doux de pouvoir prendre, en votre nom, l'engagement solennel et sacré que votre zèle ne se ralentira point, et que vous marcherez toujours dans la voie qui vous a mérité l'approbation générale, et l'estime particulière de vos Concitoyens. J'en ai pour garant les succès sans nombre que vous avez obtenus, et la protection signalée d'un Gouvernement juste et régénérateur qui jamais ne vous abandonnera. Vos succès pourraient-ils être douteux en voyant cette foule d'Elèves instruits qui vont se disséminer sur les divers points de la République, et y porter un témoignage vivant du grand art que vous avez de former des Médecins habiles? Déjà la plupart vous ont laissé des gages sûrs des talens qu'ils avaient acquis, que le temps ne fera qu'augmenter; et de nombreuses Dissertations ont été jugées dignes de grossir le nombre de vos trésors littéraires.

Voyons maintenant ce qu'a fait, pour vous récompenser, le Gouvernement, qui veut coopérer avec vous à la splendeur de cet établissement utile. Ne dois-je pas mettre au premier

rang l'attention de compléter l'enseignement, en fondant dans cette École une chaire d'Histoire-Naturelle appliquée à la Médecine, à la Pharmacie et aux Arts ; et le sage Ministre qui semble veiller avec un intérêt vraiment personnel à notre gloire, n'a-t-il pas ajouté à ce bienfait, par le choix du Professeur qu'il nous a associé ? S'il était nécessaire de prouver l'utilité, la nécessité de cette nouvelle fondation, je renverrais à la Dissertation de ce Professeur, qui est autant un monument de son génie, que de son amour pour des usages consacrés par la raison et par le tems.

Je poursuis ma tâche sans ordre et sans relever le mérite de chaque faveur, ne doutant pas qu'elles ne soient bien appréciées et bien senties : les anciennes collections sur le point d'être augmentées ; promesse d'en établir de nouvelles, et dans un genre que nous devons être empressés de posséder à cause de leur extrême utilité ; je parle des pièces anatomiques modélées en cire qui reproduisent en tout tems, à tout moment, sous les yeux des Élèves, des objets qu'ils ne sauraient trop voir ; parce que ce n'est qu'autant qu'on les voit beaucoup, qu'on peut espérer de les bien connaître ; la Bibliothèque grossie d'un grand nombre de volumes choisis par les soins de notre Collègue Vigarous, qui n'a pas eu peu de peine dans les immenses dépôts de Paris, à extraire une petite quantité de bon sur un tas de mauvais. Ne négligeons jamais d'augmenter nos richesses de ce côté. Les livres sont pour nous, comme des reliques saintes ; les bibliothèques sont les chasses qui les renferment.

Félicitons-nous de la célérité avec laquelle l'Amphithéâtre d'Anatomie a été mené à sa prompte confection : les savans ont été comparés à des abeilles ; on doit leur procurer comme à elles des demeures où ils soient à l'abri de toute inquiétude, et où ils trouvent la retraite et le repos.

Que la Serre chaude, déjà si avancée, soit aussi promptement construite, qu'une abondante collection de plantes rares promises nous arrivent, et que le Jardin de Botanique soit bientôt, et pour toujours, ce qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être.

Citoyens, en comparant notre état actuel avec ce que nous fûmes en l'An III, pourrions-nous nous défendre d'un juste tribut de tendresse et d'amour en faveur de celui qui nous a soutenus? Pourrions-nous, après avoir admiré avec toute la terre le Héros qui disposait à son gré des hommes et des choses ; ne pas chérir celui qui n'use d'un pouvoir légitime que pour faire le bonheur des Français, et qui consacre à ce sublime travail la grande ame qu'il a reçue du Ciel ?

EXTRAIT du Régistre des Délibérations de l'École de Médecine de Montpellier.

Du 7 Ventôse, an dixième de la République française, une et indivisible.

SÉANCE PUBLIQUE EXTRAORDINAIRE.

L'ÉCOLE DE MÉDECINE se rend dans la Salle des Actes pour célébrer le jour où doit être posée la première pierre de l'Amphithéâtre d'Anatomie. Le Professeur RÉNÉ, Directeur de l'École, prononce en présence du Citoyen BARTHELEMI-JOSEPH NOGARET, Préfet du Département de l'Hérault, et d'une foule immense d'auditeurs le Discours suivant :

CITOYENS,

CE fut sans doute, pour les siècles passés, un spectacle merveilleux, de voir une École simple et laborieuse, sans apparence, sans faste, sans bâtimens et presque sans secours, établir par ses propres moyens un immense foyer d'instruction dans une Cité obscure, conserver le dépôt sacré de la science dans nos climats heureux, porter le flambeau de la

philosophie dans le premier des Arts, réfléchir les lumières de la saine Médecine sur toutes les contrées de l'Europe, s'élever au dessus des Écoles rivales, franchir même les bornes des connaissances acquises dans chaque siècle, et attirer sur elle tout l'éclat d'une grande gloire, d'une juste célébrité. Mais ce sera aussi, pour le temps à venir, un spectacle non moins intéressant de la voir, après plus de six cents années de travaux, récompensée par des distinctions honorables, aidée par des protections puissantes, soutenue par des faveurs singulières, enrichie par des bienfaits mérités, décorée par une foule d'établissemens utiles, et affermie aujourd'hui jusques dans les fondemens de la science, par un édifice qui manquait à son lustre, et qu'un Ministre, Membre de cette École, et savant lui-même, veut rendre digne d'une antique renommée.

L'étude de l'Anatomie avait abandonné l'Europe, comme toute espèce d'Arts et Sciences. Elle resta long-temps écrasée, anéantie sous les efforts combinés de la crainte, de l'ignorance, des préjugés et de la superstition. Cependant elle put enfin dissiper les obstacles qui s'opposaient à elle, plus qu'à tout autre genre de connaissances. On cessa de regarder, comme infame et barbare, la seule inspection des cadavres; on cessa de traiter avec injure ceux qui osaient en approcher, et vers le commencement du quatorzième siècle, on eut le courage de disséquer en Italie trois corps humains. Cet exemple fut suivi en France cinquante ans après, et c'est l'École de Montpellier qui le donna. Les premières dissec-

tions faites dans cette École, d'abord par Guy-de-Chauliac, et imitées ensuite par d'autres Anatomistes, précédèrent au moins d'un siècle celles qui furent enfin exécutées à Paris et dans le reste de l'Europe. La France a donc reçu de notre École la première impulsion vers l'étude de l'Anatomie. Aujourd'hui notre École va recevoir du Gouvernement Français une impulsion favorable vers cette belle étude.

En effet l'Université de Médecine de Montpellier s'honorait d'une multitude d'Anatomistes célèbres ; l'histoire de la science était remplie de leurs noms; le Monde entier retentissait du bruit de leurs découvertes et de leurs leçons ; ils occupaient une place dans la mémoire de tous les hommes ; il n'avaient encore pu dans leur patrie en trouver une qui répondît au nombre de leurs Élèves et à l'importance de leurs travaux ; ils n'avaient ni Amphithéâtre, ni Laboratoire ; ils étaient réduits aux moyens insuffisans de leur propre industrie, pour faire des recherches, pour répandre l'instruction. Il appartenait à l'administration glorieuse d'un Héros et d'un sage, d'opérer ce que la puissance aveugle des Princes et des Rois n'avaient pas même daigné entreprendre.

Lorsqu'une paix durable, entre toutes le Puissances de l'Europe, doit nous assurer le fruit de nos victoires, le respect de nos voisins et l'admiration de nos rivaux ; lorsque des monumens impérissables s'élèvent de tous côtés, pour transmettre le souvenir de nos triomphes, un édifice simple, utile, modeste, sera construit dans ces lieux pour témoigner

à quel point les sciences naturelles sont maintenant protégées. Consacré à la plus noble des études, cet Amphithéâtre, où l'on examinera l'organisation admirable de la Machine humaine, où l'on pénétrera les replis secrets de sa structure, où l'on dévoilera ses merveilles les plus cachées, deviendra en même temps l'asile des sciences qui sont les plus dignes de nous occuper. Il perpétuera l'éloge du Gouvernement sous lequel on l'érige, en apprenant à la postérité, qu'une École obtint de lui ce que les autres Gouvernemens avaient toujours refusé. Il attestera que le siècle du bon goût et de la solide instruction dût être le siècle de BONAPARTE et de ses Ministres.

Quelle eût été la satisfaction et la gloire de nos Collègues, de nos Élèves, de tous les Citoyens de cette Commune ; si le Ministre CHAPTAL, qui fut l'honneur de notre École avant d'en être le soutien, avait pu nous accorder une faveur de plus, en venant lui-même poser la première pierre du Monument que nous devons à ses bienfaits !

Attentif à nous encourager, à nous favoriser comme Ministre, il l'eût fait encore davantage, comme notre Collègue, notre ami : car de toutes les grâces que verse sur nous la main d'un homme qui n'est point étranger à notre égard, la plus flatteuse, la plus douce est sans contredit celle de vouloir toujours être compté parmi nous. Puissent ceux qui, parvenus, comme lui, aux premières places de l'État, veulent protéger les sciences, se convaincre par son exemple que le nom de savant est assez beau, assez honorable pour être

conservé dans tous les rangs, et qu'un Ministre peut, comme lui, attacher quelque gloire au simple titre de Professeur.

Chargé de le suppléer dans ce jour mémorable, j'aime à diriger vers lui des applaudissemens mérités, qui seront aussi vifs que tendres. Les honneurs dont il jouit semblent être devenus les nôtres. La place qu'il se prépare dans l'Histoire générale de la France, ajoute à l'éclat de celle qu'il tiendra dans nos annales particulières. Les noms immortels auquel le sien est lié, font briller les rapports qui nous unissent à lui, et son mérite déjà si grand, lorsqu'il n'était que notre Collègue, paraît être porté au degré le plus éminent, depuis que le Pacificateur de l'Europe l'a distingué. Ce sentiment d'un juste et noble orgueil, relatif à un Collègue qui réunit tant de genres d'illustration, nous ramène naturellement au desir de voir cet Établissement (*l'Amphithéâtre*) produire des hommes et des ouvrages qui rappellent les temps fameux des Sylvius, des Rondelet, des Cabrol, des Dulaurens, des Pecquet, des Drelincourt, des Vieussens, des Deydier, des Ferrein, des Lapeyronie, des Lamure, des Bordeu, etc. Les successeurs de ces grands hommes feront revivre les jours célèbres où l'Anatomie fut le plus avantageusement cultivée ; il faut que la République atteigne toutes les sortes de splendeur, et que les conquêtes des sciences y soient aussi vastes, aussi glorieuses que celles des armées.

Ce Discours est vivement applaudi; après quoi les Professeurs se transportent au lieu où doit

s'éléver l'Amphithéâtre ; le Professeur Réné, au nom du Ministre de l'Intérieur, pose la première pierre au milieu des cris de joie, des applaudissemens et du bruit des boîtes. On dépose, dans l'intérieur de cette pierre, un Bocal de verre, hermétiquement fermé et scellé, qui contient le Procès-verbal suivant en Français et en Latin.

ANNO ab institutione Reipublicæ Gallorum decimo. Die septimâ mensis Ventôse.

CONSULIBUS.

Napoleone BONAPARTE, Primo Consule.
CAMBACÉRÈS, Secundo Consule.
LEBRUN, Tertio Consule.

Joanne-Antonio CHAPTAL, Rerumpublicarum in Galliâ Administro.

Bartholomæo-Josepho NOGARET, Arauscencis, Præfecturæ summo Administro.

Professoribus Scholæ Medicorum Monspeliensis Paulo-Josepho BARTHEZ, Gaspardo Joanne RÉNÉ, Carolo-Ludovico DUMAS, Josepho-Maria-Joachimo VIGAROUS, Joanne-Antonio

CHAPTAL, *GUILLEMO-JOSEPHO VIRENQUE*, *ANTONIO GOUAN*, *JOANNE-NICOLAO BERTHE*, *JOANNE-BAPTISTA-TIMOTHEO BAUMES*, *PETRO LAFABRIE*, *ANTONIO-LUDOVICO MONTABRÉ*, *HENRICO FOUQUET*, *JOANNE-LUDOVICO-VICTORE BROUSSONET*, *JOANNE POUTINGON*, *ANDRÆA MEJAN*, *JOANNE SENEAUX*, *PETRO-MARIA-AUGUSTO BROUSSONET*.

Secretariis, *JOANNE-LAURENTIO PIRON*, *et JOANNE-BARTHOLOMÆO VINCENT*.

CLAUDIO-MATHÆO DELAGARDETTE, *artectâ*.

Adstante et plaudente ingenti Philiatrorum et Civium frequentiâ, Theatri Anatomici fundamenta jecit Professor J. A. CHAPTAL, Rerumpublicarum Administer, in hoc à Professore G. J. RÉNÉ, Scholæ Rectore, subrogatus.

Academia Medica, solemne actum istud et Numisma sub primo lapide condens, posteris mandare voluit, sui perenne, à beneficio accepto et studio perspecto confirmatum, grati animi monumentum, ergà munificentissimum et amantissimum J. A. CHAPTAL, Professorem et Rerumpublicarum Administrum, qui Theatrum hoc extrui jussit, et in illius ædificii sumptibus Symbolam suam generosè præbuit.

